

PER
V-213
EX.2

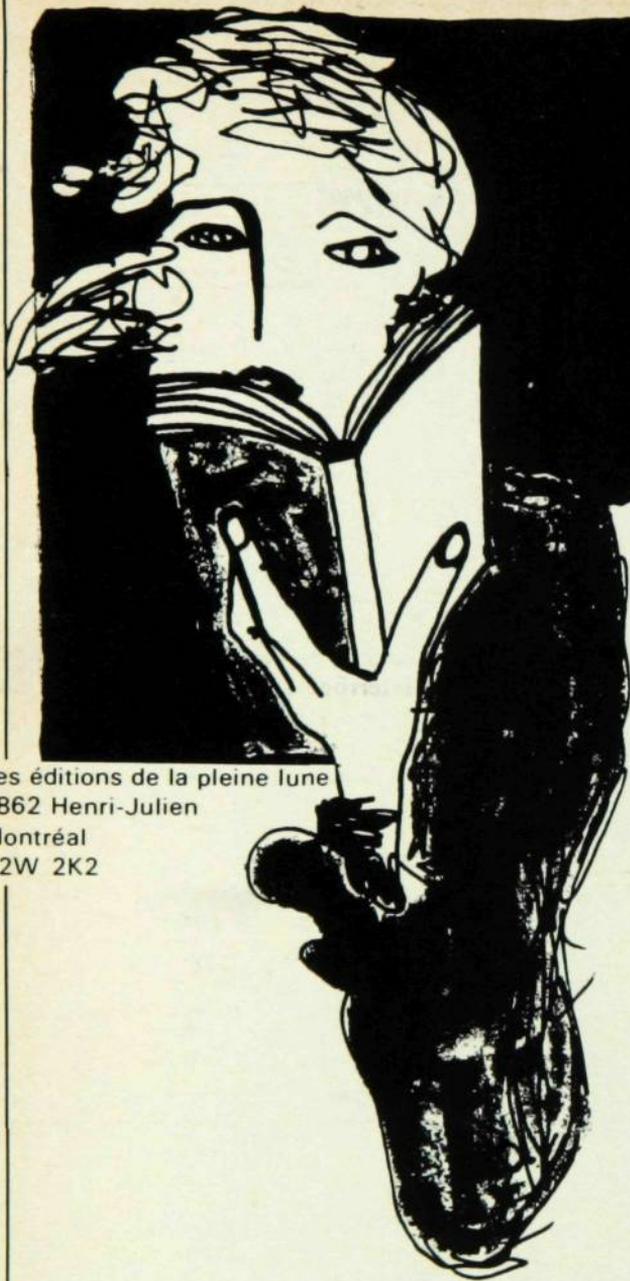
EN VIOLETTE

NUMÉRO 3, septembre, octobre, novembre 1980



Not every Boy
Dreams of Being
a Marine

dossier:
le féminisme américain
sous les drapeaux?



Les éditions de la pleine lune
3862 Henri-Julien
Montréal
H2W 2K2

A paraître cet automne:

UN REEL BEN BEAU BEN TRISTE
de jeanne-mance delisle
CONFERENCE ET ENTREVUES
de luce irigaray
"POESIE"
de hélène grimard

Déjà parus:

LE JOURNAL D'UNE FOLLE
de marie savard
ENVOIE TA FOUDRE JUSQU'A
LA MORT, ABRACADABRA
de germaine beaulieu
TE PRENDS-TU POUR UNE FOLLE,
MADAME CHOSE?
d'un collectif
GEORGIE
de jeanne-d'arc jutras
BIEN A MOI
de marie savard
SI M'AGREE
de catherine cheskinova
JE N'AI PLUS DE CENDRE DANS
LA BOUCHE
de julie stanton
TRYPTIQUE LESBIEN
de jovette marchessault



les éditions de la pleine lune

Sommaire

— JOURNAL INTIME ET POLITIQUE : *Soliloque salin*/Françoise Guenette, dessin d'Andrée Brochu 24



— Lettres à LA VIE EN ROSE 4

— Éditorial : *Contre la politique du pire* 5

DOSSIER

— États-Unis : *le féminisme sous les drapeaux ?*/Lise Moisan, Claudine Vivier 10



CHRONIQUES

— LES US QUI S'USENT : *Un poil sur la langue/Monique Dumont*, Nicole Lacelle
— des us, des coutumes,
des modes et des travers 7

— ENTREFILETS AU POIVRE : *En odeur de sainteté*/Sylvie Dupont
— un peu plus qu'un grain de sel sur l'actualité.
Quitte à faire éternuer 9

DANS CE NUMÉRO

— ENQUÊTES :

— *Selon que vous serez puissant ou misérable*/ Sylvie Dupont s'interroge sur le traitement de faveur accordé aux professionnels de la santé. 20

— *La filière 281/Mark Décarie, Jocelyne Sanschagnin* au pays des danseurs nus. 28

— COMMENTAIRES :

— Pornographie : *À propos de Deirdre English, de la porno et de ses défenseurs illustres*/Nicole Lacelle 16

— Mutilations sexuelles : *Lettres d'Afrique*/Suzanne Poirier 26

— CENTERFOLD :

— un autre dessin érotique (?)/Nicole Morisset 18

— PROSE :

— *Trip de cul*/anonyme 17

— ÉVÈNEMENT :

— Premier festival de création de femmes :: *Vu de la première rangée*/Francine Pelletier 30

— ENTREVUE : Film

— *L'envers de la pellicule*/Line Chamberland 33

Équipe de rédaction : Sylvie Dupont, Françoise Guénette, Ariane Émond, Lise Moisan, Francine Pelletier, Claudine Vivier. **Collaborations** : Line Chamberland, Marie Décarie, Monique Dumont, Nicole Lacelle, Suzanne Poirier, Jocelyne Sanschagnin (textes), Madeleine Leduc, Ginette Loranger, Maureen Maxwell, Nicole Morisset (illustrations), Anne de Guise (photographie), Richard Duval (mannequin). **Conception graphique** : Arabelle, Martine B. **Correction d'épreuves** : Arabelle, Suzanne Bergeron, Marie Noël. **Composition** : Composition Solidaire. **Finance** : Suzanne Ducas, Lise Moisan. **Publicité** : Claude Krinski. **Photomécanique** : Les ateliers du Temps Fou. **Permanence** : Francine Pelletier LA VIE EN ROSE est éditée par les Productions des années 80, corporation sans but lucratif. On peut nous rejoindre pendant les heures normales de bureau au 4073, Saint-Hubert, Montréal H2L 4A7 ou en téléphonant au (514) 526-7055. Tout texte ou illustration soumis LA VIE EN ROSE passe devant un Comité de lecture. Date de tombée un mois et demi avant la prochaine parution.

LETTRES à

la vie en rose

DÉGRISEZ SI POSSIBLE

J'aime ce que vous faites mais j'en veux plus. S'il vous plaît, oubliez votre style à pointe fine et allez-y au pinceau. J'ai le goût de me retrouver et parfois je m'y perds. Vous effleurez ce que j'aimerais lire à pleine page.

Si j'étais vous, je délaisserais les survols analytiques et leurs amerrissages incertains pour plonger dans le quotidien et ses profondeurs insondées... Que l'on redonne une place à des perspectives de changement à court terme. Que l'on parle de « revendications » mais aussi d'une satisfaction que l'on puise dans l'immédiat. Parlez de plaisir (...) En général et paf ! je trouve que le voisinage du Temps Fou vous écrase — ne serait-ce que la couleur et la mise en page. Dégrisez si possible.

Marie Dumoulin, Montréal

UN CENTERFOLD PSEUDO-ÉROTIQUE

Réponses au petit questionnaire de la page 13 (LVR n°2, juin 1980)

1 — Sérieusement, ce que je vois dans le dessin des pages 14 et 15? a) un gaspillage d'espace, d'autant plus dommage que vous n'avez que 28 pages. b) deux laides sirènes sur un fauteuil inspiré des illustrations du livre de Christine L'Heureux. c) une imbécile pseudo-scène d'amour entre des lesbiennes qui sont toutes raides, figées, et ne veulent surtout pas se rendre compte de ce qu'elles font (les yeux bouchés). d) une pomme ou une pêche qui répète ce livre des Éditions des femmes : « Crie moins fort, les voisins vont t'entendre » (crier de plaisir, de cette manière?). e) un texte bête dans le style pseudo-érotique des petits journaux et magazines qui traînent dans tous les kiosques.

2 — De quoi s'agit-il ?

De la manière que vous le présentez, difficile de croire à une

« joke »!... De la provocation, peut-être? En tout cas, pas de l'érotisme... peut-être parce que j'aime les femmes (dans tous les sens que vous voudrez bien donner au mot), je ne suis inspirée que par des images qui soient belles, comme sont belles des femmes vivantes, dynamiques, en amour (...)

Si je vous engueule, c'est parce que je vous aime bien. Les magazines débiles, je ne prends pas la peine de leur écrire, ni de les lire, d'ailleurs !

Marie-Michèle Cholette, Montréal

PLUS QUE LE TEMPS DES ROSES

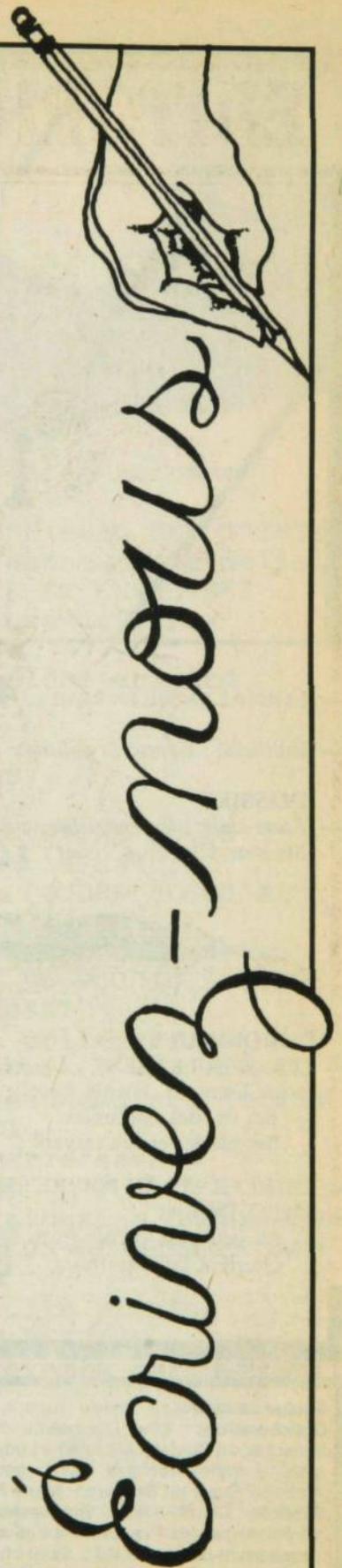
Je viens de terminer la lecture de votre numéro de juin et je ne peux résister à l'envie que j'ai de vous féliciter. De l'éditorial à la page centrale, tout me donne des frissons. Il est heureux que de nouvelles revues féministes poussent et la vôtre (la nôtre ?) est une réussite. J'espère que vous durerez plus longtemps que le temps des roses...

Manon Théorêt, Montréal

UN COUP DE SANTÉ

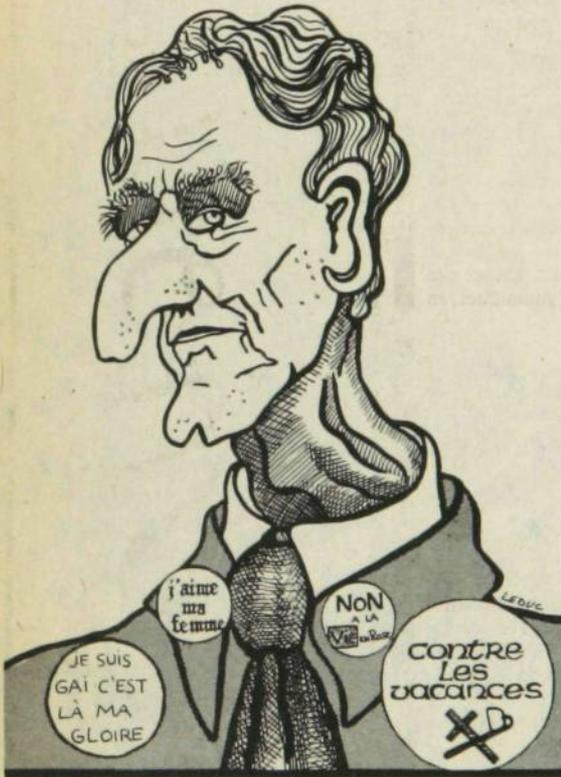
Vous ne pouviez trouver de meilleurs exemples que ceux des pages 8 et 9 — le clipping de LVR de mars 1980 — pour prouver qu'une revue comme celle-ci doit exister pour la santé du féminisme. Si les mass-média malmènent l'information lorsqu'il s'agit de la lutte des femmes, il faut bien que quelqu'un retrouve ses manches et contribue à rétablir la situation (...) Comme le dit la chanson : « J'lis pas les pages féminines... J'sais pas quand est-ce qui vont cesser de prendre les femmes pour des crétones... » Mais j'lis les pages féministes de LVR, qui s'adressent aux femmes intelligemment, bien que parfois un peu crûment.

Marie-Josée Delorme,
Saint-Jean-sur-Richelieu



ÉDITORIAL :

contre la politique du pire



La tenue d'élections provinciales à l'automne n'est pas encore annoncée officiellement mais les rumeurs sont unanimes. Nous avons donc décidé de faire comme si, et, le cas échéant on se consolera à la pensée que pour une fois, La vie en rose a devancé l'actualité.

La question est toujours la même : où sont nos intérêts dans ces élections ? Sans se lancer dans de longues considérations sur la représentativité réelle des gouvernements élus, il est évident que quand un gars parle au nom de 50 000 personnes qu'il n'a jamais vues de sa vie et dont il connaît, au mieux, quelques statistiques, cela prouve que notre système politique ne craint ni l'absurde, ni le ridicule.

Et puis, le choix est si mince qu'il est bien tentant de s'en laver les mains : Qu'y s'arrangent avec leurs troubles. Le hic, c'est que les troubles en questions, comme les pluies acides, ont plutôt tendance à nous retomber dessus.

Ne pas voter en ce moment, ne pas choisir entre les Libéraux et le Parti québécois, signifie que l'on ne voit aucune différence entre les deux partis, que l'élection de l'un ou l'autre ne changerait rien à rien. Pour nous, cela est loin d'être sûr. Au contraire.

Sous la houlette de l'ancien directeur du Devoir, le Parti libéral s'est renippé pour se débarrasser du tenace parfum de corruption qui suivait le vieil establishment libéral. Revu et corrigé, on sait mieux où il se dirige d'un pas ferme : à droite, toujours à droite. Il n'ambitionne plus seulement la gérance de l'État provincial. Comme le P.Q. a su le faire dès sa création, il veut rassembler une base qui puisse s'identifier à un vrai programme et à une vraie idéologie : défense des libertés individuelles contre l'ingérence de l'État et honneur à l'entreprise privée. Ryan, Reagan, les rimes dépendent-elles de la conjoncture?

Une victoire libérale serait la suite logique de la victoire du NON. Le Parti libéral recevrait alors sur un plateau d'argent une marge de manoeuvre et une légitimité à toute épreuve, et par conséquent, un pouvoir d'État dont rien ne pourrait freiner l'arrogance.

La stabilité d'un parti bien assis sur l'électorat de droite est très dangereuse pour le mouvement des femmes. Beaucoup plus que les louvoisements que devrait faire le Parti québécois dans l'étroit corridor que lui laissent l'échec du référendum et sa base qui menace sans cesse de la dépasser à gauche (quand elle appuie majoritairement une résolution en faveur de l'avortement libre et gratuit, par exemple).

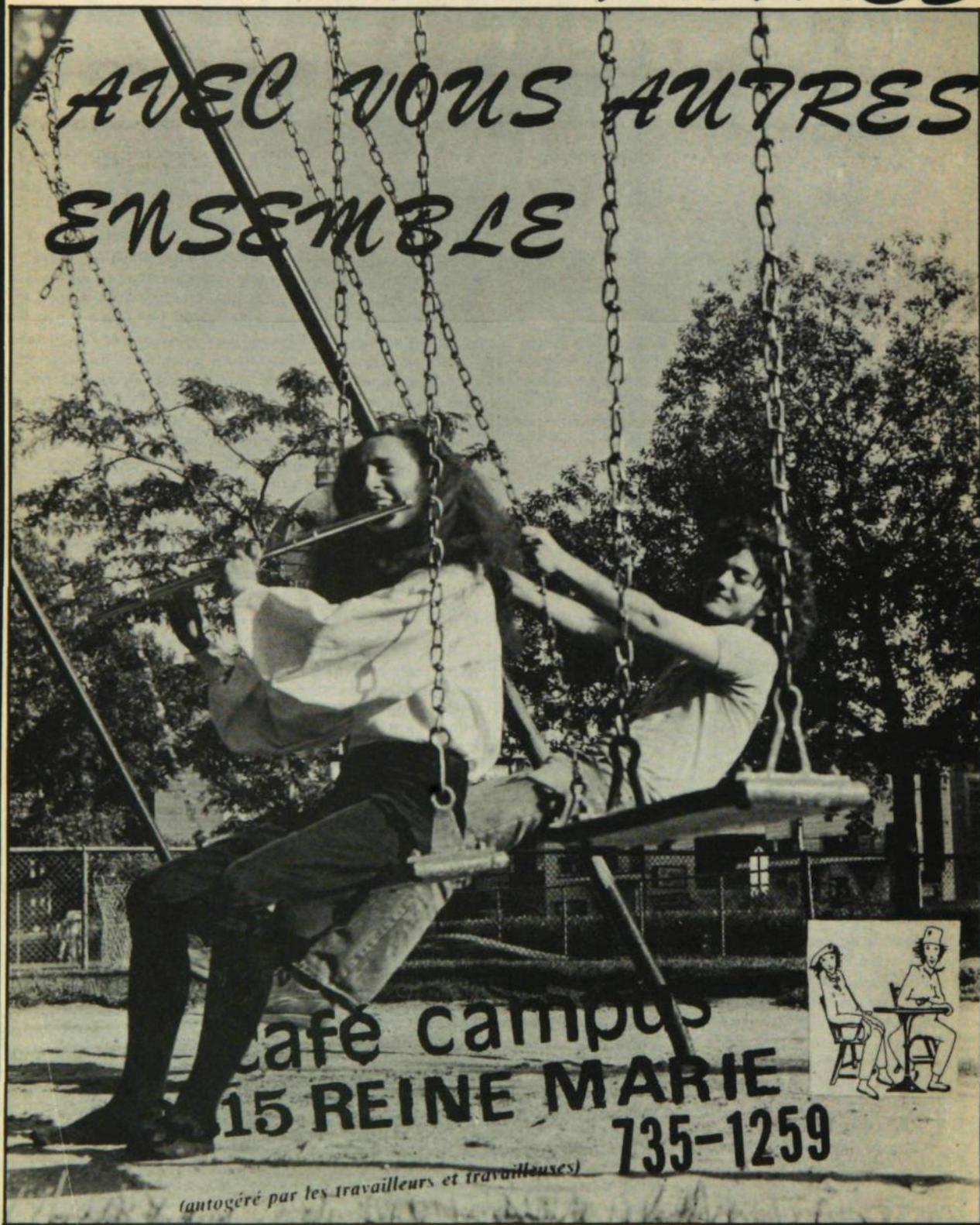
Nous voterons donc contre le Parti libéral et pour le Parti québécois, bien que nous ne soyons pas péquistes. Nous voterons pour ceux qui risquent le moins de nous faire du tort parce que l'histoire quotidienne et collective des femmes nous a appris que l'argument masochiste de la politique du pire ne sert qu'à nous enfoncer davantage dans notre exploitation. Nous avons encore la joue sensible de la claque du 20 mai. Et très peu envie de tendre l'autre, n'en déplaise au très catholique Ryan.

C.V. S.D.

pour l'équipe de rédaction

NOUS AUTRES

AVEC VOUS AUTRES
ENSEMBLE



café campus
15 REINE MARIE

735-1259

(autogéré par les travailleurs et travailleuses)



— un Poil sur la langue —

Dernière heure : le poil aux jambes ne se porte toujours pas cet été. Même les féministes, avant-garde du renouveau pileux, en délaissant la jupe paysanne et les jeans unisexes qui leur ont permis tant de gestes politiques discrets, ont rebroussé poil en retroussant Jupette. Par contre, sous les aisselles, il est de plus en plus indiqué. Pas trop touffu cependant.

Comment alors s'étonner, dans une telle période de tâtonnements esthétiques, que le langage militant lui-même hésite. N'entend-on pas maintenant, ponctuant les phrases, annonçant timidement une déclaration, marquant avec anxiété un doute, ce terme circonspect : « à queq'part ». « À queq'part, j'me dis qu'y a queq'chose qui marche pas là-dedans ». C'est la décennie des incertitudes. Revenant d'on ne sait où, on s'en va vers je ne sais quoi. À queq'part. « J'ai l'feeling qu'on se fait fourrer à queq'part ». Mais où? Lieu flou, destination inconnue. Oh ! nostalgie des années 70, époque où on savait si bien. Où on disait : à savoir. Bienheureux temps des CAPs, des FRAPs et des TAPs¹ ; ligne juste et couture dans le droit fil. Oui, tout s'effiloche et les coutures pognent du lousse !

Pendant qu'avec courage et détermination, certains, certaines, cherchent à identifier ce queq'part de malheur, la rue Saint-Jacques, plus terre-à-terre, compte. « Tout compte fait, diront-ils, poil ou pas poil, c'est une fausse question ». La vraie question est celle des sous qui

sonnent. Ces gens-là n'ont aucun problème de destination. Quand ça sonne, c'est bon. Simple et pavlovien.

Pas si simple cependant pour nos bâtisseurs chauves, qui ont malencontreusement délaissé le *tout comptefait* pour le *de toutes façons*. Après avoir fait les comptes, y reste plus une cenne, mais ils y vont pareil. *De toutes façons*, que sont les sous devant la gloire? Expression olympique, oserions-nous dire. Et lorsqu'elle est renforcée par une endurance marathonnienne de l'électorat, elle donne à ceux qui la mettent en pratique une confiance inébranlable dans leur carrière politique. « *De toutes façons, seule la « mort me fera prendre une débarque* », disent-ils. On en connaît.

Finalement, les tics de langage s'usent, mais l'imprécision demeure. *C'est pas grave*, l'important c'est de savoir se reconnaître et de se tenir au chaud. Et foin de ces poils aux jambes, basse coquetterie, quand toute la tête est en broussaille. Pour cette dernière, la route historique est dure. Surtout en cette période d'incertitude *cyclique*, où il faut parer à la confusion, dit-on. Cap sur la *collaboration* ! *Comme quoi* il est fort utile, quand le bicycle de l'autre a un flat, d'en faire un soi-même ; pour être deux à tourner en rond. Solidaires et circulaires. Et *au bout de la ligne*, il y a l'*Alternative* diront les poilus qui y sont allés, en sont revenus, et sont prêts à repartir dans la même direction. *À vos lignes...*



Monique Dumont,
Nicole Lacelle

1. CAP : comité d'action politique, FRAP : Front d'action politique, TAP : très approximativement politisé.



SCENARIO : SYLVIE DUPONT ILLUSTRATIONS : G. LORANGER

C

Librairies CLASSIC

OFFRE TRES SPECIALE

Encyclopédie Universelle BORDAS

- reliure cuir
- illustrations couleur

Prix original de l'Édition.....\$55.00

Prix Classic.....\$11.99

DISPONIBLE dans toutes les librairies classic.
Notre réputation pour les soldes n'est plus à faire en voici une autre preuve.

Martine Hénault Et associés
GALERIE D'ENCADREMENTS EXCLUSIFS

2165 Crescent
Montréal H3G 2C1

(514) 845-2165

NOUS ACHETONS VOS LIVRES
842-4989

librairie
opuscule
LIVRES D'OCCASION

4690 ST-DENIS (angle Gilford, métro Laurier)

Atelier 858

encadreur imagier
galerie

Huguette Dubois

* 857 Marie-Anne, est mtl
521-7705 h2j-2bl



LUNE D'ELLES
4743 St-Denis

vêtements anciens
dentelles, accessoires
845-6398



Cafe la Boree
Boutique de l'Artisan

Cafe la Boree
service maison
menu complet
ouvert

Boutique de l'Artisan
entreprise d'artisans
de tout de la région
de l'Est de la Gaspé

100 1 800 273-4583

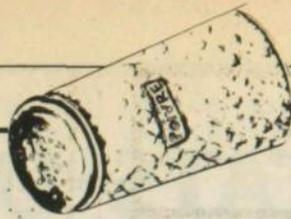
mesdames,

*au Studio de Relaxation
débarassez-vous
de vos maux de tête
et du stress
consultez une spécialiste*

*1303, Bernard ouest
montréal
suite 4
h2v 1w4*

sur rendez-vous

273-4583



En

ODEUR de SAINTETÉ

Jean-Paul II, le pape voyageur, Don Quichotte de la droite en détresse, se rend au Brésil et « incite les lépreux à garder confiance dans les progrès de la médecine et à ne pas se laisser tenter par l'isolement. » (LA PRESSE, 9 juillet 1980) Cher JP, faut bien admettre qu'il a toujours le mot pour rire. Mais à l'avenir, pour épater la galerie, on apprécierait davantage quelques miracles bien à point. À moins qu'il ne cherche une job à Hara Kiri.

En odeur de sainteté, Kateri Tekakwita est Bienheureuse parce qu'elle a été violée et assassinée. (Évidemment par un Indien et *après s'être convertie*). Selon la version de Rome, elle aurait dit non à son violeur. Nous croyons plutôt que comme tous les violeurs, il ne lui a pas posé la moindre question.

Selon un spécialiste de la radio-activité, 430 enfants seraient déjà morts en Pennsylvanie des suites de l'accident nucléaire de Three Mile Island. Pendant que les experts américains tergiversent et se contredisent, au Québec on nous offre \$ 240 pour nous donner envie de faire un petit...

Publicité télévisée

Images d'un grand parc d'amusement désert, tôt le matin. Puis le parc ouvre ses portes et s'emplit peu à peu. Son d'ambiance : un battement de coeur qui s'amplifie à mesure que la foule s'entasse. À l'heure de pointe, 15 000 papas-mamans-enfants s'amuse(e)nt en famille. Le coeur bat la mesure, trèsfort, de plus en plusfort. Soudain, un silence brutal et le parc à nouveau désert. Lugubre, une voix d'homme commente : « THIS MANY PEOPLE ARE DENIED LIFE BY ABORTIONS IN CANADA ' . »

Ce spot publicitaire d'une minute a été conçu pour l'Église catholique canadienne par EDCO PRODUCTIONS, firme spécialisée dans les productions religieuses, en même temps qu'un autre spot, contre le racisme celui-là. Coûts de production : \$ 12 000. Principaux bailleurs de fonds : les Chevaliers de Colomb. Après avoir reçu l'approbation de tous les centres diocésains canadiens, les messages furent envoyés à 42 postes de radio et de télévision du Canada anglais pour être diffusés gratuitement, à titre de messages d'intérêt public. L'opération connut moins de succès que prévu, la

totalité de ces postes ayant refusé de mettre les messages en ondes, évoquant un règlement du CRTC selon lequel il leur faudrait alors présenter l'envers de la médaille. Mais les choses n'en restèrent pas là. L'affaire fut reprise par le Globe and Mail, puis par plusieurs autres journaux canadiens. À Toronto, les postes de télévision City News, Global et CBC ont diffusé intégralement le spot dans leurs téléjournaux, lui faisant profiter ainsi d'une cote d'écoute inespérée. Depuis lors, plusieurs postes pensent à revenir sur leur décision et envisagent la possibilité de passer les messages, bien que jusqu'ici un seul d'entre eux, WHIGAM, se soit formellement engagé à le faire. EDCO PRODUCTIONS prépare pour l'automne deux autres spots traitant de la vie familiale ainsi que des versions françaises de toute la série. Le Québec risque donc de ne pas être épargné.

Faut-il croire cette rumeur selon laquelle l'adaptation française serait gravement retardée par un lobbying intense de Jean-Marc Brunet, chef du Mouvement naturaliste social, membre influent du Front commun pour le respect de la vie, nationaliste farouche, chroniqueur chouchou de Péladeau, ardent défenseur de la boxe et boxeur lui-même. Cet important personnage exigerait que le tournage ait lieu au Parc Belmont et non à Toronto, que les figurants soient de race blanche, sains et forts, qu'ils boivent du jus d'orange et mangent des carottes plutôt que de la mousse rose et, dernière condition, qu'on glisse quelques images d'un beau match afin de réhabiliter un sport noble et viril qui a perdu quelques plumes depuis que Cleveland Denny y a laissé sa peau.

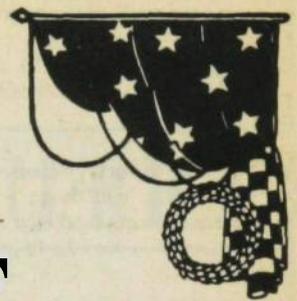
Hergé n'invente rien, il ne dessine que ce qu'il voit. Au cours de l'été, le Musée des Beaux-Arts de Montréal a exposé toutes les preuves : la statue originale, le vase original, le costume en léopard original et même le vrai chien Milou. Bien sûr on n'a quand même pas empaillé des guérilleros des méchants communistes et des Congolais qui parlent petit-nègre, mais on peut les imaginer. Après tout, si le reste est vrai ! Jadis dénoncé pour ses oeuvres impérialistes, anti-communistes, racistes et sexistes, en l'an de grâce 1980 Hergé est lavé de toute accusation, réhabilité. On ne voit plus que le génie du dessin. On a beau être grand smatte, critique à La Presse ou au Devoir, être plus proche du 77 que du 7, on retombe en enfance et on admire, béat. Cher Tintin, quand tu nous tiens...



1. • Autant de gens sont privés de vie par les avortements au Canada" (Traduction littérale).



ÉTATS-UNIS:



le FÉMINISME sous les drapeaux?

La « défense de la nation américaine semble indissociable de la mise au pas du mouvement des femmes. Carter lance en janvier le rétablissement du recensement militaire; il y joint les femmes, piégeant ainsi sur le terrain de l'égalité formelle les organismes qui se battent depuis des années pour l'égalité des droits des femmes. Reagan base sa « croisade » sur le retour de la suprématie militaire américaine et la mise en échec des deux revendications féministes majeures : l'avortement et l'Equal Rights Amendment.

Devant la montée du militarisme aux États-Unis, la menace qu'il représente pour le mouvement des femmes américaines et par extension, pour nous aussi, nous sommes allées en mai dernier à New York rencontrer des représentantes de diverses organisations féministes, de mouvements pour la paix et de groupes anti-conscription, pour mieux comprendre la situation et évaluer les capacités de résistance à cette militarisation.



LE RETOUR DE LA CONSCRIPTION

Depuis le 12 juin 1980 (date de la ratification de la loi par le Sénat), tous les hommes américains âgés de 19 et 20 ans vont devoir remplir un formulaire de recensement dans l'éventualité d'une future conscription. Il leur faut fournir nom, adresse et numéro d'assurance sociale pour que l'armée puisse les appeler en cas de besoin. Ceux qui se soustraieront à cette formalité risquent une amende de \$ 10 000 et pas moins de cinq ans de prison. Contrairement à ce qu'on pense généralement, la conscription n'a pas toujours existé aux États-Unis. Cette institution si « démocratique », pour reprendre les termes de ses actuels partisans, n'a été permanente que depuis la guerre froide : de 1948 à 1973 sans interruption. Auparavant, elle coïncidait avec des périodes de guerre, guerre civile américaine, Première et Deuxième Guerres mondiales. Ce n'est qu'en 1975 que Ford met fin à l'enregistrement (les derniers militaires américains quittent alors Saïgon).

« Passer une année ou deux dans le service national, c'est une bien modeste contribution quand on a la chance de vivre dans une pareille république ». »

En effet, les nostalgiques de l'armée représentative de la nation ne baissent pas les bras pour autant une fois la conscription supprimée². Ils n'apprécient guère le service volontaire qui est venu remplacer la conscription en juin 1973. En septembre 1979, une proposition pour rétablir le recensement fut défaite à la Chambre des Représentants et ce, grâce à l'intervention de l'administration Carter. Quelques mois plus tard, le même Carter annonçait dans son discours sur l'état de l'Union sa proposition de

1. Éditorial du San Francisco Chronicle du 20 avril 1980.

2. La conscription a officiellement été abolie en 1973 et le recensement en 1975.

recenser les Américains — et les Américaines — âgé-e-s de 19 et 20 ans. Il prenait soin d'ailleurs de soumettre au Congrès deux propositions distinctes, une pour les hommes et l'autre pour les femmes. On sait depuis que seuls les premiers bénéficieront de ce « privilège national ».

La patrie en danger : défense ou agression ?

Prétexte officiel de ce retour au recensement : cela sauverait un temps précieux — de 90 à 100 jours selon l'administration, de 12 à 15 jours selon les mauvais esprits qui s'opposent au recensement — dans le cas d'une mobilisation d'urgence. Geste prévoyant et soucieux de défense, c'est donc ainsi que l'administration Carter a justifié son virage à 180°.

Selon Martha Baker, de Women Strike for Peace³, cette mesure n'a rien à voir avec la défense. Elle constitue plutôt une arme offensive qui prend d'abord pour cible les Américain-e-s eux-mêmes. Sur le plan international, elle ne peut servir à autre chose qu'à des guerres d'intervention, et non à une éventuelle défense des côtes américaines. Quant aux frontières nord et sud des États-Unis, les menaces canadienne et mexicaine ne semblent pas suffisamment sérieuses pour justifier une pareille mesure !

Mais c'est surtout la question de l'armée volontaire, ou plutôt sa remise en question, qui permet aux experts militaires et aux mass-médias de remettre à l'honneur le système de la conscription. On découvre très soudainement que le « All Volunteer Force »⁴ ne vaut pas un clou, alors qu'en décembre 1978 — ce n'est pas si loin — une étude du Pentagone concluait que la conscription en temps de paix n'était pas nécessaire.

Qui veut se battre pour l'Amérique ?

Étonnement, ce n'est pas parce que les bureaux de recrutement restent déserts que l'on se met à douter en haut-lieu du système de l'engagement volontaire.

Bien au contraire, on a recruté sec depuis le début de l'année et les chiffres sont bien meilleurs qu'en 1979. Le chômage aurait-il une influence directe sur les vocations patriotiques ? Au printemps de cette année, les objectifs du Pentagone en terme d'effectifs étaient couverts à 96 % avec plus de deux millions d'hommes et de femmes (7,4 % du personnel militaire) volontaires dans les quatre secteurs des forces armées américaines.

De la valeur stratégique du quotient intellectuel

Le problème, c'est la qualité. Savoir marcher, saluer, faire son lit au carré, obéir, combattre et s'amuser si finement entre hommes durant les permissions, ces fonctions pourtant traditionnelles du sans-grade sous l'uniforme ne suffisent plus. Les aspirants à la carrière doivent posséder un niveau scolaire minimal qui puisse correspondre au raffinement technologique d'une armée moderne. Or, seulement 3,2 % des engagés durant l'année dernière pouvaient se prévaloir d'un niveau collégial. Qui peut prendre au pied de la lettre les propositions alléchantes de formation professionnelle et de promotion sociale qui s'étalent sur les publicités des

services de recrutement de l'armée, si ce n'est ceux qui n'ont ni scolarité, ni statut social ?

Pour Roz Boyd, du Committee Against Registration and the Draft (C.A.R.D.)⁵, l'argument tant avancé de la prétendue pauvreté de l'armée actuelle ne fait que cacher le manque de personnel hautement qualifié dont le Pentagone a besoin pour équiper ce qu'il appelle « Rapid Deployment Forces ». Ce sont des forces d'intervention et de retrait rapides, très entraînées et très spécialisées, que l'on peut expédier dans n'importe quel coin du globe où les intérêts américains sont menacés. Rien à voir avec les besoins numériques d'une armée conventionnelle.

L'armée n'est pas assez blanche

C'est là où le bât blesse : l'armée actuelle ne « représente » pas la nation américaine, ou plutôt, elle n'en représente que les couches les plus défavorisées. Pour citer un éminent sociologue militaire de l'Université de Chicago, « il ne faut pas que notre sécurité repose sur les plus déshérités de notre société »⁶. C'est effectivement dangereux. Pour le début de la décennie 1980, on prévoit 42 % de Noirs dans l'armée américaine. Sûr qu'il sera difficile de les envoyer se battre en Afrique du Sud, comme il sera difficile d'expédier les Hispano-américains se battre en Amérique latine ou en Amérique centrale.

Montrer notre détermination aux Soviets,
ou John Wayne n'est pas mort

« Si nous, Américains, voulons réanimer le sentiment de l'intérêt national — et éventuellement convaincre le reste du monde « that we are made of good stuff » — il nous faut rétablir la conscription et construire une armée de citoyens' ». »

Si la décision de rétablir le recensement militaire peut apparaître comme un signal adressé au monde entier réaffirmant la volonté des États-Unis de maintenir leur puissance militaire, elle s'inscrit aussi dans un contexte électoral où la surenchère nationaliste peut être très payante (voir la compétition entre Carter et Reagan), et dans un contexte économique difficile dont on rend responsables les pays de l'O.P.E.P., les Russes et les Iraniens.

Selon Roz Boyd, la proposition de Carter de rétablir le recensement et éventuellement la conscription représente une manœuvre politique visant à réunifier le pays derrière lui en créant un climat de pré-guerre. « Les guerres unifient le monde, nous disait-elle, et en plus elles sont excellentes pour l'économie. » L'atmosphère un peu fébrile de pré-mobilisation permet de faire passer en douceur l'énorme accroissement des dépenses militaires au détriment des budgets de services et d'aide sociale et au profit d'une industrie d'armements de plus en plus florissante.

Ce geste a aussi été destiné à alimenter la fierté nationale quelque peu écornée par l'affaire d'Iran, à gommer dans l'opinion publique les effets des échecs ou des semi-échecs qu'ont connus les mesures de sanctions contre l'URSS et le boycott des Jeux olympiques. Il fait

3. Mouvement de femmes pour la paix et le désarmement datant du début des années 60. très impliqué dans la lutte contre la guerre du Viet-Nam.

4. Armée volontaire.

5. Comité contre le recensement et la conscription, relié au niveau national à la Coalition contre le recensement et la conscription, très impliqué durant la guerre du Viet-Nam.

6. Time Magazine du 9 juin 1980.

7. Éditorial du San Francisco Chronicle déjà cité.

appel à une réaction purement machiste : « Qui sont-ils pour nous dire quoi faire? On va leur envoyer nos boys !... » Bref, le trip à la John Wayne. Même si l'on ne se fait guère d'illusions sur les sondages et leur utilisation, ils peuvent cependant servir d'indicateurs. Dans ce cas, c'est peu rassurant : le sondage Gallup effectué en mars 1980 donnait 59 % des personnes interrogées en faveur d'un retour à la conscription, 51 % favorables à la conscription des femmes et 83 % en accord avec le recensement des hommes jeunes, qui est devenu depuis une mesure concrète. Pour citer Martha Baker : « Je suis épouvantée quand j'imagine ce qui se serait passé en Iran si on avait eu la conscription au moment le plus critique de la crise... »

Les « petites bombes »

Selon Martha Baker, de nombreux Américains trouveraient tout à fait justifié et parfaitement honorable de porter la guerre dans le Golfe Persique. Elle rapporte que lors d'une émission de télévision consacrée à la conscription, un général en retraite avait fini par admettre que la seule façon de « défendre » le Golfe consistait à utiliser des armes tactiques nucléaires. On entend de plus en plus ce son de cloche aux États-Unis, les avantages des « petites bombes »...

Au début de sa campagne pour l'investiture républicaine, George Bush, prétendant à la future vice-présidence des États-Unis, vantait les mérites des petites guerres nucléaires circonscrites à des régions particulières de la planète. Cette opinion, reprise par certains à Washington, a été largement diffusée dans la population.

Si elle fait « mousser » l'orgueil national, la tactique de Carter, une tactique du « pas à pas », présente d'autres avantages. On commence par recenser une petite couche de la population pour habituer les gens à l'idée de conscription sans risquer les réactions qu'une conscription plus large ne manquerait pas de provoquer. Cette mesure limitée permet également d'identifier les potentialités de résistance et de les épuiser, par isolement et pourrissement.



L'ITINÉRAIRE MOUVEMENTÉ DE LA PROPOSITION CARTER

Le 8 mars 1980, une sous-commission du Congrès américain consacrée au personnel des Forces armées rejette par 8 voix contre 1 le projet de recensement des femmes. Les honorables commissaires craignent en effet, malgré les clauses rassurantes du projet Carter, de voir les femmes accéder aux postes de combat. Fin du premier épisode ; les femmes n'iront pas sous les drapeaux. Cependant, la proposition de recenser les mâles de 19 et 20 ans reste sur la table. Pour lui mettre des bâtons dans les roues, certains vont fournir des armes légalistes pour le moins surprenantes.



La soupe est amère, mais tout le monde doit y goûter

L'American Civil Liberties Union (A.C.L.U.), un organisme de défense des droits et libertés individuels, attaque le projet de loi en cour pour inconstitutionnalité. Pour ce faire, elle va employer l'argument de la discrimination sexuelle. Puisque le système judiciaire américain « s'évertue - au niveau du droit civil, cause après cause depuis une décennie, à définir toute discrimination et ensuite redresser l'injustice qu'elle porte aux Noirs ou aux femmes, il risque de se montrer sensible, selon l'A.C.L.U., au fait que la loi du recensement n'implique que les

hommes jeunes, alors que les femmes y échappent. Pour citer Gara Lamarche, un avocat de l'A.C.L.U. de New York, « s'ils projettent de violer les droits individuels des gens en les recensant, qu'ils le fassent de façon égale pour tous »,

Le 19 juillet, la Cour suprême rejette la requête de l'A.C.L.U. Fin du deuxième épisode. Le recensement commence, dans un climat que les autorités américaines auraient préféré plus serein.



HELL NO, WE WON'T GO !

Le 22 mars 1980, plus de 30 000 personnes manifestent à Washington contre le recensement. De nombreuses organisations, qui souvent sont les mêmes que celles qui animaient le mouvement anti-guerre dans les années 60, commencent à élaborer dès le printemps une série de stratégies diverses pour résister au recensement : manifestations de masse devant les bureaux de poste, comités de vigilance, désobéissance civile, aide légale aux réfractaires, faux noms systématiques sur les formulaires etc. « La majorité de ceux qui résisteront ne seront pas organisés par nous, expliquait un militant anti-conscription au New York Times ». Elle sera composée des milliers de « kids » qui feront de la résistance passive en restant invisibles le jour du recensement. Et le gouvernement n'aura pas grands moyens pour poursuivre même une petite partie d'entre eux. « Le déroulement de la première journée du recensement ne l'aura pas démenti, et il sera bien difficile de trainer en justice les 700 000 réfractaires que prévoient les groupes luttant contre le recensement.

« Mon fils va avoir 15 ans dans une couple de semaines, nous disait Martha Baker. Quand j'ai commencé dans ce mouvement (Women Strike for Peace), il venait de naître. On repart à zéro. »



LE RECENSEMENT DES FEMMES ET LES RÉPONSES DU MOUVEMENT

« Nous sommes toutes pour l'égalité, mais qui voudrait une part d'un gâteau pourri ? ».
(Martha Baker)

La National Organisation for Women : L'E.R.A. pris en otage

La National Organisation for Women (N.O.W.), le groupe de pression féministe le plus important — 150 000 membres — a adopté vis-à-vis le projet de recenser les femmes une position contestée tant par les organisations luttant contre la conscription que par une grande partie du mouvement des femmes. Sa réponse à la proposition de Carter, très popularisée par les médias d'information, a souvent fait figure de LA réponse des femmes au projet de les recenser et de les conscrire. « N.O.W. est contre la conscription, estimant l'armée volontaire suffisante, nous expliquait Barbara Rachman, directrice du chapitre de Manhattan. Cependant, si conscription il y a, nous ne pouvons pas demander que les femmes en soient exemptées puisque nous travaillons pour l'égalité. L'égalité des droits implique l'égalité des responsabilités. »

Dans la stratégie de N.O.W., l'armée représente un secteur d'emploi comme un autre, et les femmes y sont victimes de discrimination. Lorsque nous avons demandé à Barbara Rachman si éventuellement N.O.W. pourrait s'impliquer dans un mouvement général contre la conscription, elle nous a répondu que pour 1980 et 1981, la priorité de son organisation se situait au niveau de

8. New York Times du 15 juin 1980.

l'Equal Rights Amendment (E.R.A.), de sa ratification par les États qui ne l'ont pas encore fait.

Sur le point d'aboutir, après une lutte de cinquante ans, la bataille pour l'E.R.A. se retrouve de plus en plus serrée. Depuis quelques années, la lutte pour l'égalité juridique et celle pour l'avortement libre sont devenues les cibles communes catalysant l'unification morale d'un mouvement de droite populaire. Au moment où elles se croyaient le plus proche du but, le vent se met à tourner. Carter les prend au piège et l'éléphant républicain s'apprête à piétiner leurs plates-bandes si patiemment cultivées. Ce n'est pas dans cette conjoncture qu'elles pourront virer de cap et se mobiliser sur le militarisme et la conscription.



QUELQUES NOTES SUR L'E.R.A.

« L'E.R.A. n'exige qu'une chose : mettre fin à toute forme de discrimination légale basée uniquement sur le sexe d'un-e individu-e. Il s'agit d'un des amendements à la constitution américaine les plus courts jamais proposés et sa formulation exacte se lit comme suit :

- I — L'égalité des droits au regard de la loi ne sera ni refusée ni restreinte par les États-Unis ou par n'importe quel État à cause du sexe.
- II — Le Congrès aura le pouvoir d'appliquer par une législation adéquate les termes de cet article de loi.
- III — Le présent amendement prendra effet deux ans après la date de sa ratification. »

Pour faire partie intégrante de la constitution, un amendement doit être ratifié par les deux Chambres du Congrès et ensuite, par les ^{3/4} des États. L'E.R.A. fut introduit devant le Congrès en 1923 et présenté chaque année depuis cette date. Ce n'est qu'en 1971 que la Chambre des Représentants le ratifie, suivie l'année suivante par le Sénat. Restent les États ; à l'heure actuelle, 35 d'entre eux l'ont déjà ratifié. Pour que l'E.R.A. devienne loi, il lui faut gagner trois États supplémentaires d'ici juin 1982. Les 14 États qui ne l'ont toujours pas ratifié sont en majorité des États du sud qui se distinguent par leurs législations très conservatrices au niveau des droits civils⁹.



FÉMINISME ET MILITARISME

« Le département de la Défense s'est appliqué à créer l'impression auprès du public que l'armée constitue une sorte de croisement entre le collège communautaire et le camp d'été. » (Janis Kelly, de Off Our Backs)

Si N.O.W. se retrouve coincée sur le terrain de l'égalité juridique, d'autres mouvements par contre ont immédiatement réagi à la proposition visant à recenser les femmes ; forums, conférences, colloques visant à mettre en commun analyses et stratégies se sont organisés un peu partout. Le 1er mars, à Washington, le Washington Area's Women Center organisait un forum « Les femmes et la conscription » en vue d'une coalition des mouvements féministes locaux, des militant-e-s pour la paix, des groupes anti-nucléaire. On a pu voir s'exprimer à cette occasion une position féministe politique sur l'armée en tant que telle lors de l'intervention de Janis Kelly du journal Off Our Backs. Selon elle, l'objectif

fondamental de l'armée volontaire a été camouflé depuis sa création. D'abord et avant tout, une armée est un instrument de meurtre collectif sous la direction de l'État, et non un programme d'égalité de chances à l'emploi comme voudraient le faire croire les libéraux. L'image projetée par la propagande de l'armée est conçue soigneusement pour occulter les deux caractéristiques principales de la formation militaire : la capacité de tuer et l'obéissance inconditionnelle, grâce à un entraînement totalement déshumanisant. Pour Janis Kelly, le féminisme s'oppose au militarisme par sa non-violence fondamentale et l'importance qu'il accorde au pouvoir individuel des femmes. Si les femmes se battent depuis des années pour acquérir ce pouvoir, ce n'est pas pour le déléguer à une quelconque autorité, surtout militaire. Elle met aussi l'accent sur l'internationalisme inhérent au féminisme : « Aucun intérêt national ne peut supplanter notre sororité commune et nous faire appuyer la machine meurtrière mâle dans son projet d'assassiner, violer et torturer nos soeurs des autres pays. »

Les femmes contre la guerre

Le 10 juin 1980, Women U.S.A., un nouveau réseau d'information, d'échanges et d'action politique, organisait à New York un meeting en collaboration avec d'autres groupes dont Women Strike for Peace et la Coalition Against Registration and the Draft sur le thème « Les femmes contre la guerre ». Bella Abzug, ex-représentante au Congrès et l'une des leaders du mouvement des femmes pour la paix, y a bien précisé qu'elle ne lèverait pas le petit doigt pour que les femmes soient elles aussi prises dans les rouages de la conscription militaire : « Nous nous faisons prendre au piège de l'égalité quand nous permettons aux militaristes de nous dicter les termes du débat ou de nous faire la leçon selon LEUR concept de l'égalité. Féminisme et militarisme ne peuvent coexister. Comment pourrions-nous croire qu'il soit possible de travailler pour l'obtention de nos droits dans une société dominée par le Pentagone, l'industrie d'armement et le monopole du pétrole qui prennent les forces armées pour leurs services de sécurité privés? »

Abzug vient poser ici l'une des questions cruciales que le mouvement des femmes américaines doit envisager à l'heure actuelle. Elle s'adresse principalement à ce féminisme américain qui se base sur l'égalité juridique des femmes, égalité que devrait garantir la constitution. Pour un très grand nombre de femmes qui s'identifient comme féministes aux États-Unis (cette étiquette se porte plus facilement qu'ici), leur lutte s'inscrit dans les rouages de la vie politique américaine qu'elles utilisent sans remettre en question lobbying et reconnaissance par les institutions de la force politique des femmes. Elles prennent au pied de la lettre le postulat idéologique « make democracy work for you ». C'est cette foi dans les institutions démocratiques américaines qu'Abzug veut ébranler au nom des intérêts réels des luttes de femmes.

Reagan, dans son programme électoral, promet le rétablissement de la suprématie militaire des États-Unis ; il accompagne cet objectif d'une mesure précise : la remise sur pied de la commission des activités anti-américaines.

En effet, que va-t-il rester du féminisme, de sa portée politique et de ses acquis, dans un État militarisé où toutes les politiques du pouvoir se justifieront au nom d'une référence supérieure, celle de l'« intérêt national »?

9 « Some basic facts about E.R.A. ». publication du chapitre de New York de N.O.W.

Le suivisme de la politique extérieure canadienne, illustré par le boycott des Jeux olympiques, l'affaire de l'ambassade à Téhéran, les déclarations guerrières de Lamontagne et la fermeture des frontières aux éventuels réfractaires américains à la conscription, ne présage rien de bon. Pour nous, si nous sommes à l'écoute des féministes américaines, c'est que leur capacité de résistance à la militarisation d'une nation dont nous dépendons politiquement, culturellement et économiquement revêt une très grande importance. Nous ne sommes pas à l'abri du phénomène de montée de la droite qui semble se généraliser en Amérique du Nord.

Lise Moisan, Claudine Vivier



« Ils veulent nous faire marcher
mais ils ne nous donneront
pas de souliers. » K.M.

Kate Millet, auteur entre autres de la Politique du Mâle, d'En Vol et de Sita, s'est beaucoup impliquée dans la lutte contre la guerre du Viet-Nam. Elle a également participé activement tant aux États-Unis qu'au niveau international au mouvement de dénonciation du régime du shah d'Iran et du soutien américain dont il bénéficiait.

En tant que militante féministe et pacifiste de la première heure, nous l'avons rejointe par téléphone pour lui demander ce qu'elle pensait de la montée militariste aux États-Unis.

L.V.R. : On t'a présentée bien souvent comme une pacifiste impénitente. Peux-tu définir ton pacifisme, le contenu que tu lui donnes?

K.M. : Il faut d'abord s'entendre sur l'orthographe. Cela s'écrit « pacifism » et non « passivism » ! Pour moi, être pacifiste implique un engagement militant, ni religieux, ni non-violent. Le pacifisme militant représente une RÉSISTANCE à toutes les aventures militaires et nationalistes organisées du patriarcat. On m'a souvent demandé si comme pacifiste j'aurais soutenu la guerre contre Hitler. S'il y a eu la guerre, c'est que personne n'a rien fait pour éviter qu'elle ne devienne nécessaire, personne n'a arrêté Hitler avant. Il faut s'organiser pour arrêter Carter. Il y a aux États-Unis l'idée très répandue qu'il peut être nécessaire d'aller en guerre, que c'est dans l'ordre des choses. Pourtant, en abdiquant toute responsabilité et en laissant Carter et les présidents qui l'ont précédé appuyer le shah d'Iran depuis 1953, le peuple américain s'est montré moralement responsable du régime dictatorial de Reza Pahlavi. Nous sommes bêtement fidèles à nos

gouvernants et nous croyons trop en notre « nation-state ». Notre américano-centrisme rend difficile un travail d'organisation au niveau international. En tant qu'anarchiste, je pense qu'il faut développer une organisation supra-nationale. Cela fait aussi partie de la logique internationaliste du féminisme. Le patriarcat est international.

L.V.R. : Que penses-tu du rétablissement du recensement?

K.M. : C'est un geste arrogant et impérialiste. Les États-Unis ne sont pas menacés par une guerre. Quant à la conscription féminine, il est totalement ridicule qu'un pays qui nie aux femmes le statut de citoyennes à part entière vienne leur imposer la conscription. C'est une gifle supplémentaire aux femmes et je trouve effrayant qu'il n'y ait pas eu de réponse plus vigoureuse du mouvement. Les étudiants n'ont guère réagi non plus et c'est décevant. Ils sont pourtant les premiers menacés et pourraient défendre leurs propres peaux.

L.V.R. : La proposition de Carter de recenser les femmes ressemble fort à une manoeuvre de diversion ; tout le débat s'est polarisé sur la place des femmes dans l'armée, leur accès aux postes de combat, etc. Les médias en ont fait un grand battage et la loi du recensement elle-même est passée en douceur...

K.M. : C'est effectivement une tactique de diversion importante dans la stratégie de Carter. De toutes façons, il n'a jamais eu l'intention de voir le projet aboutir concrètement. C'est aussi un geste punitif contre le mouvement des femmes — « Vous allez marcher mais nous ne vous donnerons pas de souliers » — une réponse insultante à toute la lutte pour l'E.R.A., une façon de nous fermer la gueule : « Vous voulez l'égalité? O.K. Nous vous la donnerons quand vous serez en uniforme, entassées comme du bétail dans les camions de transports de troupes. » De plus, cette idée de conscrire les femmes est ridicule parce qu'ils ne veulent pas de nous dans leur armée. D'ailleurs, leur refus de nous voir accéder aux postes de combat ne fait que clarifier ce qui est implicite dans leur discours. Le privilège qui consiste à tuer du monde et qui symbolise un statut, les femmes ne le méritent pas. De toutes façons, ils ont toujours trouvé mille et une manières de mobiliser les femmes en temps de guerre sans les intégrer à l'armée. S'ils menacent de les conscrire, c'est pour les contrôler davantage.

L.V.R. : Que penses-tu de la position de N.O.W. par rapport à la conscription des femmes?

K.M. : Absolument malvenue, irréfléchie et illogique. C'est une position de compromis : « On négociera avec vous si nous nous donnez l'E.R.A. » Mais il n'y a aucune nécessité d'avoir une conscription ! S'il s'agissait d'une vraie guerre de défense, je serais la première à embarquer !

L.V.R. : Existe-t-il d'après toi la possibilité d'une riposte cohérente et massive du mouvement des femmes au processus de militarisation, au climat patriotique et alarmiste qui se développe actuellement?

K.M. : Ce qu'on peut dire, c'est que ça ne marche pas très bien. Les médias ont faussé le jeu. Quand la proposition de conscrire les femmes a été rendue publique, la seule position qu'ils ont présentée, c'est celle de N.O.W. Pas de danger qu'ils aient interviewé Bella Abzug ou Gloria Steinem !

L'attitude de N.O.W. est une réaction de personnes obéissantes et gouvernées et, compte tenu de l'implication passée des féministes dans la lutte contre la guerre du Viet-Nam, elle apparaît particulièrement réactionnaire. Il y a aussi une partie du mouvement qui pense que c'est radical d'être apolitique, qu'il suffit d'être lesbienne, ou spiritualiste, ou de se réclamer du « personnel » pour être radicale. L'absence de réaction forte et organisée vis-à-vis la conscription et le régime Carter est grave. Nos silences parlent très fort. Nous ne semblons pas nous préoccuper du pouvoir, des gouvernements, du patriarcat dans leur actualité. C'est bien sûr que les changements culturels qui se développent dans et par le mouvement ont beaucoup d'importance, mais il y a déséquilibre entre le personnel et le politique. Nous n'avons pas encore établi de liens avec les mouvements de femmes d'autres pays. Nous en sommes loin et nous commençons à peine à aborder la question de la militarisation ici. Je sais qu'à la conférence de Copenhague, les Danoises font circuler une pétition adressée aux chefs d'États au nom des femmes...

L.V.R. : Que penses-tu de la dépense d'énergie, de la priorité accordée à la lutte pour l'E.R.A.?

K.M. : À l'heure qu'il est, la lutte pour l'E.R.A. a le nez collé contre la barrière, de la même façon que les suffragettes se sont retrouvées bloquées pendant des années et ont dû attendre une conjoncture politique nouvelle, sur laquelle elles n'avaient pas de contrôle, pour gagner le droit de vote. L'E.R.A. ne pourra pas aller plus loin parce que la barrière est fermée et qu'elle le restera tant que les dirigeants la maintiendront ainsi...

7 juillet 1980



Propos recueillis par L.M. et C.V.

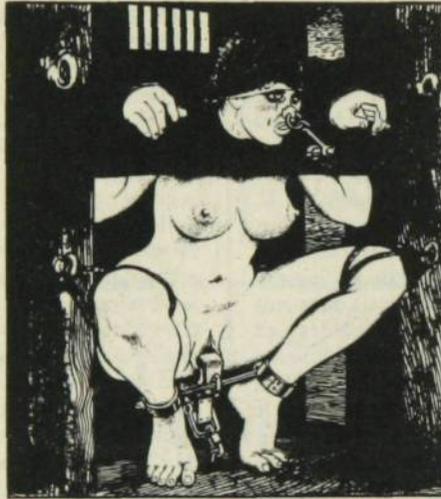
LA VIE EN ROSE DEVIENDRA GRANDE

C'est vrai, depuis notre premier numéro (mars 1980), nous n'avons cessé de « grandir ». Nous avons maintenant notre propre local (au 4073, rue Saint-Hubert, Montréal), un téléphone qui ne sonne que pour nous, (514-526-7055) et une permanente pour répondre « la Vie en rose ». Et si la formule de l'inséré dans Le Temps Fou en a réjoui plusieurs (et nous les premières), nous espérons que tout le monde applaudira à l'annonce de notre grande envolée.

En effet, le temps du « lift » tire à sa fin et en mars 1981, « la Vie en rose » paraîtra seule avec des dizaines de pages de plus pour vous en faire voir de toutes les couleurs.

À suivre dans le prochain numéro.

A propos de Deirdre English, de la porno et de ses défenseurs illustrés



Une réponse d'une collaboratrice de la Vie en rose aux articles sur la pornographie parus dans Le Temps Fou de juin/juillet/août 1980

Je supporte si peu que pas les communistes mais j'haïs les anti-communistes. Je n'aime pas la stratégie actuelle de la lutte contre la pornographie mais j'haïs profondément les pornographes et leurs défenseurs illustrés.

Le Temps Fou a publié dans son dernier numéro deux articles sur le sujet dont l'un enlève toute crédibilité à l'autre. Celui de Deirdre English, publié en mai par la revue américaine *Mother Jones*, était entouré d'articles impressionnants sur la violence et le sadisme qui lui donnaient une sensibilité pour le moins différente de la compagnie pénible que Le Temps Fou lui fait subir. Par surcroît, on n'y retrouve pas une des parties les plus intéressantes du texte original où D. English, décrivant une des actions des féministes new-yorkaises, dit ne pas approuver leur stratégie, mais la trouver importante. English signale aussi combien la pornographie exploite le désir sexuel des hommes qui se « tourmentent », « s'avilissent », « supplient pour être soulagés », « acceptent n'importe quelle

imitation » et sont assez « suckers » pour payer pour. Et que si leur misère sexuelle n'est pas toujours dangereuse, elle reste essentiellement tragique. Ceci dit, il me semble que son article omet deux éléments majeurs.

Elle s'étend sur la difficulté de distinguer entre érotisme et pornographie mais elle ne dit pas que ce n'est qu'à l'intérieur d'une stratégie légaliste visant ultimement la censure que le problème se pose. Ce n'est que lorsqu'on cherche : « qu'est-ce qu'on va demander au gouvernement d'interdire? » qu'on se préoccupe de trouver une « définition » à la pornographie. Quand on veut boycotter, pitcher des roches dans les vitrines ou garocher de la peinture, on choisit les cibles qui nous écoeurent le plus, un point c'est tout. Avec la quantité industrielle de nos objets d'écoeurement, la première roche n'a pas été et n'est pas pour une fille tout nue qui pose pour un photographe cheap.

Ce qui rejoint la deuxième faille considérable du texte : le fait que D. English, en universitaire féministe

libertaire typique — honnête, mais typique —, ne place pas au centre de sa réflexion la révolte des femmes contre tout ce qui nous humilie et nous asservit mais bien une rationalisation soi-disant scientifique ou politique — « politique » pour qui, on s'en doute — qui finit toujours par nous dire que nous ne comprenons rien et que nous ne savons pas mener notre propre lutte. Ça prend une seule phrase pour dire « Notre expérience politique nous a montré la fragilité de faire changer des lois : ils peuvent les rechanger aussi vite, et demeure le danger immense de donner dans la censure : elle se revire toujours contre nous » ; et cette phrase je la dis avec gravité. Nous avons développé et nous développerons tout ce que cette phrase veut dire mais nous refusons de nous mettre en doute, de nous dire que ce que nous ressentons n'est pas vrai ou qu'il n'est pas « bien », « cool » ou « politiquement correct » de le ressentir. Les stratégies s'abandonnent ou se modifient, l'instinct net qu'on profite de nous et qu'on essaie d'exercer du pouvoir sur nous, nous

Tirés de : Marie-Gabrielle de Lantroppe / Georges Richard

ne l'abandonnerons jamais. Il s'en trouve toujours pour défendre la liberté d'expression précisément parce qu'ils sont propriétaires des moyens d'expression. Il s'en trouve toujours pour prendre leur bord spontanément sans même considérer prendre le bord des femmes qui ne détiennent rien, sans même avoir la plus élémentaire intuition syndicale ou solidaire.

Or le texte qui suit « La politique de la pornographie » de Deirdre English est d'un tel mépris évident pour les féministes et sournois pour les femmes que toute universitaire qu'elle soit Ms English doit spinner sur sa chaise pivotante. Nous sommes, d'après l'auteur, le « sel » de son existence — lire l'espoir de leur lit et la convoitise de leur pouvoir. Ce qui se conquiert trop facilement, ne l'oublions pas, manque sérieusement d'épice « érotique ». Nous sommes aussi les alliées — les hommes politisés, ne l'oublions pas non plus, adorent ce mot quand ils veulent nous donner des bons conseils sans jamais rien faire en notre faveur sur leur propre terrain — les alliées, donc du « dernier bastion des conservateurs puritains ». Que faisons-nous, en effet, « côte à côte » avec les saintes n'y touches et les curés — pour les écologistes, évidemment, et je prends un seul exemple, c'est pas pareil de s'amener avec les krishnas, les naturistes et les aumôniers scouts — quand nous pourrions être « côte à côte », toujours, avec des hommes bien intentionnés, trop sans dessein pour s'apercevoir que la pornographie n'est destinée qu'à eux, qu'ils se font avoir par le premier pimp-éditeur-mafioso venu, que les prostituées qui font du « modèle » pour la porno — ce sont les mêmes femmes, en chair et en os, pas des images, qui font ce travail — rient d'eux autres en pleine face et qu'ils sont trop loin d'eux-mêmes pour s'en sentir blessés. Quant aux photos « de plus en plus belles » de femmes qui savent « jouir », elles, avec de « beaux « seins pompés au silicone... je m'arrête. Je perds mon temps. C'est trop niaisieux. Si je mettais à écrire le huitième du temps que j'saispusqui a mis à téléphoner à son camarade Georges je me sentirais sans dessein moi-même.

Nicole Lacelle

TRIP de CUL



Sous les jeans, fesses banales et provoquantes. Les flatter comme un animal à fourrure, dans une suite de gestes à sens unique, jusqu'à la naissance des cuisses légèrement écartées. La croupe aime les caresses.

Prendre une fesse dans les deux mains, la pétrir et la mordre. Les dents qui se referment peu à peu sur la fesse qui durcit. Elle garde l'empreinte douce des dents.

Immiscer les doigts dans la fente, jusqu'au sexe. Pénétrer par le côté dans le gras de la fesse jusqu'à sentir l'os, près du sexe. La contraction, le sursaut, la détente de la fesse.

Les deux mains à plat, pouces de chaque côté du trou de cul, mouillés, forcent la chair rose et fendillée à sortir du trou. Le cul palpite.

Lécher le cul ouvert. Faire le tour avec la langue pour goûter la délicate amertume le long des poils bien rangés. Lécher. Le cul fond sous la langue déployée. La langue pénètre le plus loin possible.

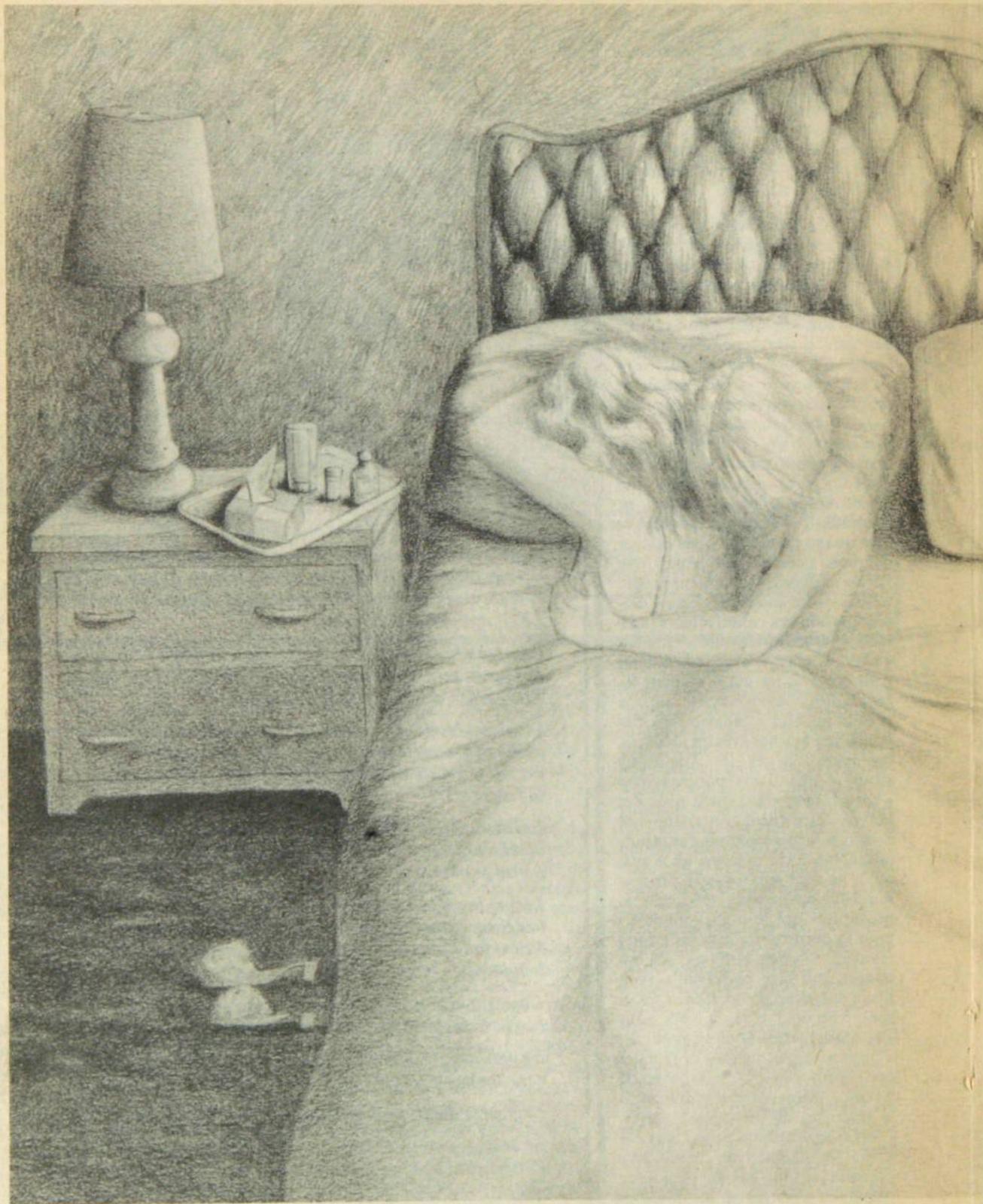
Caresser la bouche et le trou du cul avec le doigt et la salive. Le cul se resserre autour du doigt, inquiet.

Ne plus bouger. Laisser le doigt immobile, dans le cul comme pour toujours. Le cul s'ouvre pour que le doigt s'enfonce.

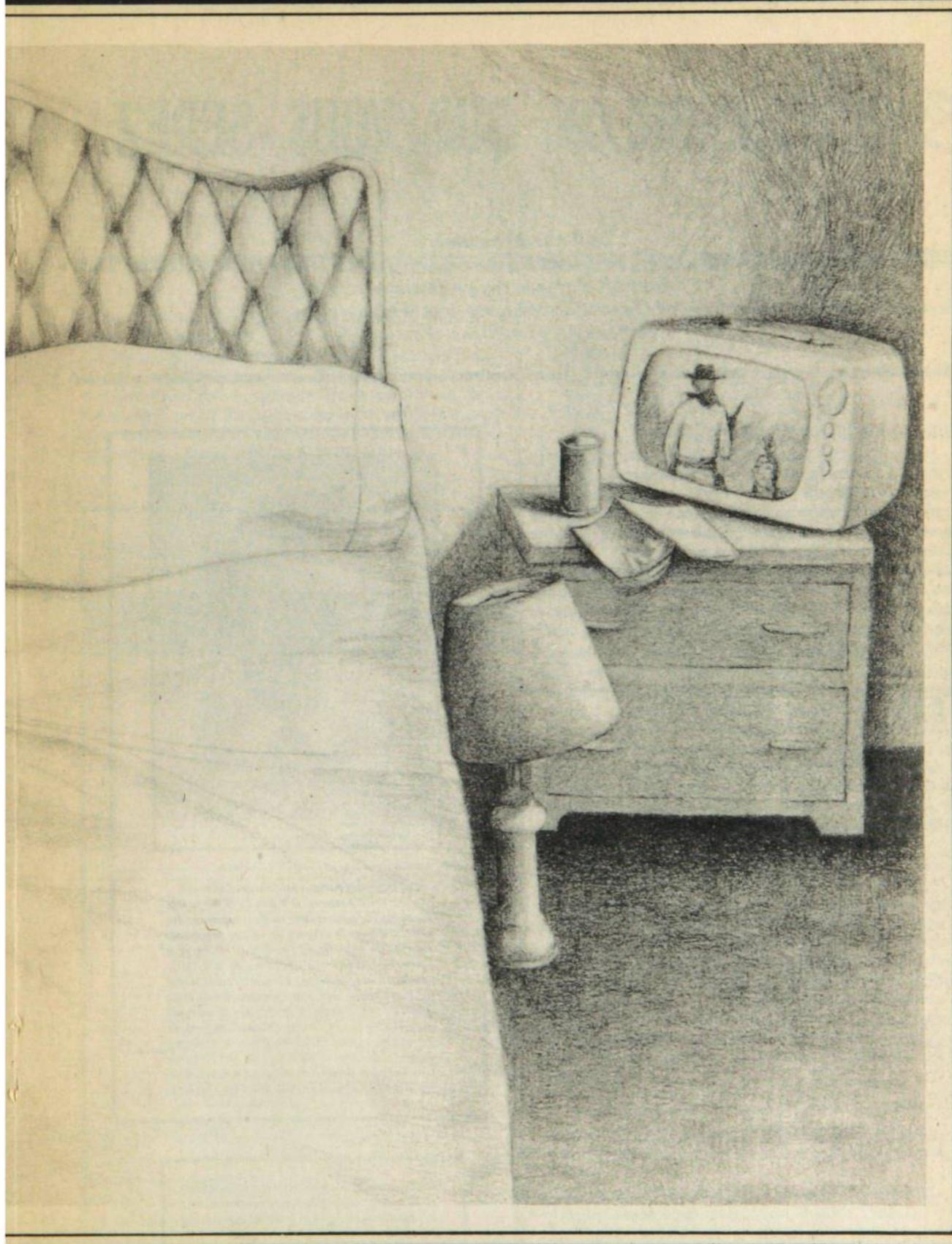
Enlever le doigt. Lécher le cul. Le cul veut le doigt.

Le doigt retourne loin dans le cul pour déranger le sexe de l'intérieur. Le cul se caresse sur le doigt. Le cul aime. Le cul jouit.

A.
mai 80



La Vie en
CENTRE



Paru dans le calendrier 1977, des Editions du Remue-Ménage, Nicole Morisset, #6

en Rose
RFOLD

EXCLUSIF

" SELON QUE VOUS SEREZ

Le 9 et le 23 novembre,
la Régie d'Assurance-maladie du Québec
émettait d'avance aux professionnels
de la santé des chèques dont le total
se chiffrait à \$ 65 millions. Pourquoi ?

DES PRÊTS SANS INTÉRÊTS...

En pleine grève du Syndicat des fonctionnaires provinciaux du Québec (SFPQ), un beau jour de la mi-novembre, une grande partie des professionnels de la santé eurent donc la surprise et le bonheur de recevoir par la poste des sommes d'argent sensiblement plus élevées que celles qu'ils avaient réclamées à la RAMQ. Les plus curieux téléphonèrent à la Régie pour en avoir le coeur net et les autres attendirent patiemment des explications qui ne devaient pas tarder à venir. Le 10 décembre, le docteur Martin Laberge, président de la RAMQ depuis 1975, leur adressait la lettre suivante :

 Régie de l'assurance-maladie du Québec

Bureau du Président

Le lundi 10 décembre 1979

AUX PROFESSIONNELS DE LA SANTÉ

Comme de nombreuses administrations gouvernementales ou paragouvernementales, la Régie s'est trouvée confrontée peu avant et au cours du deuxième trimestre de 1979 par deux grèves : la première du 27 juin au 11 juillet et la deuxième du 25 septembre au 13 novembre.

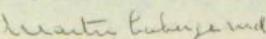
Les effets de la dernière ont perturbé davantage le déroulement de nos opérations, puisque nous comptons alors au-delà de 500 employés en grève ou en lock-out.

Pour réduire le plus possible les effets de cet arrêt de travail au plan de la rémunération des professionnels, des paiements aux hôpitaux situés hors du Québec et des remboursements aux bénéficiaires et à certaines maisons, etc..., le personnel demeuré en place et les gestionnaires ont consenti des efforts supplémentaires considérables, afin de poursuivre une grande partie des opérations ordinaires et de recourir aussi à des moyens exceptionnels. Par exemple, la Régie a fait des avances de plus de 65 millions de dollars.

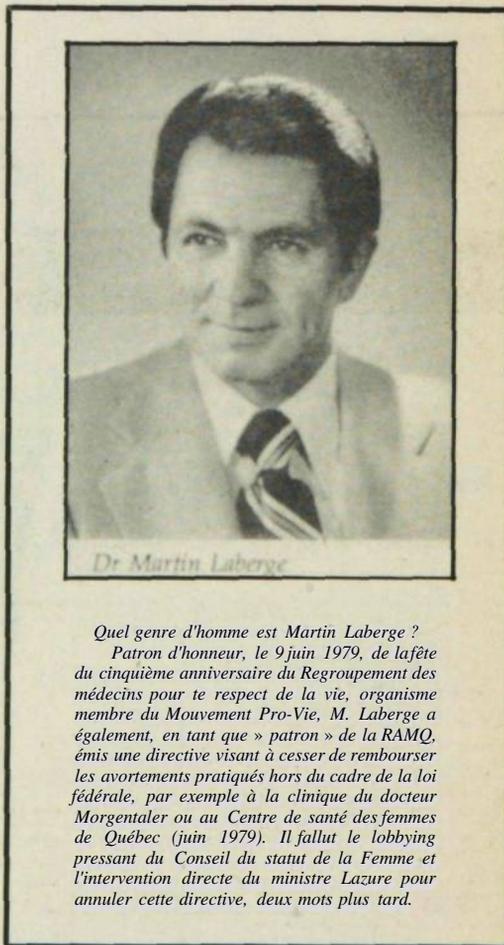
Ces démarches n'ont pas éliminé toutes les difficultés, et des professionnels, de même que quelques autres personnes et entreprises, ont subi des inconvénients dont nous les prions de nous excuser.

A cette demande, j'ajoute, au nom des membres, de la Direction et du personnel de la Régie, nos voeux dé JOYEUX NOËL ET D'HEUREUSE ANNÉE!

Le président,


MARTIN LABERGE

Case postale 6600 Québec (Québec) G1K7T3



Il est à noter que le personnel en question était en lock-out du 17 octobre au 12 novembre, date à laquelle la loi 62 a forcé la reprise des activités...

PUISSANT ou MISÉRABLE..."

Lafontaine

... ET DES MODALITÉS DE REMBOURSEMENT EXCEPTIONNELLES.

Les modalités de remboursement des avances imaginées par la RAMQ font preuve d'un grand souci de ne pas troubler l'équilibre budgétaire des professionnels de la santé, ainsi qu'en témoigne cette lettre adressée 2 jours plus tard aux médecins omnipraticiens et ce billet accompagnant les chèques réguliers du 28 avril.



Régie de l'assurance-maladie du Québec

à l'attention des médecins omnipraticiens

QUEBEC, le 12 décembre 1979

RECUPERATION DES AVANCES

Les conflits de travail dans la Fonction publique québécoise ont amené la Régie à suspendre en partie ses opérations régulières.

Afin de minimiser l'impact de ces conflits sur vos entrées monétaires, la Régie a toutefois procédé à l'émission de chèques d'avances, donc le montant a été établi en fonction de la moyenne de vos paiements réguliers. Les chèques datés des 9 et 23 novembre 1979 constituaient des avances.

Dès la reprise de ses opérations normales, la Régie procédera au recouvrement des sommes d'avances qui vous ont été consenties en récupérant, à même vos honoraires, l'excédent du montant moyen de vos paiements réguliers, en fonction duquel a été calculée l'avance.

Exemple :	
Demandes de paiement payées :	2 500 \$
Moyenne de vos paiements antérieurs, utilisée pour calculer l'avance :	2 000 \$
Montant de l'avance récupéré :	500 \$
Montant net :	2 000 \$

En présumant que vous avez continué d'expédier vos demandes de paiement sur une base régulière, la Régie aura à traiter, pour les prochains paiements, de procéder à la récupération des sommes d'avances qui vous ont été versées tout en maintenant votre moyenne de revenus.

un nombre de demandes de paiement supérieur à la moyenne, ce qui lui permettra de noter que les avances ont été versées uniquement à votre nom personnel mais en tenant compte de l'ensemble de vos paiements, personnels et de groupe. La récupération sera donc effectuée également sur l'ensemble de vos paiements, personnels et de groupe.

des services de l'Assistance technique aux professionnels en composant :

si des informations additionnelles vous sont nécessaires, vous pouvez rejoindre :

Québec 418-643-8210
 Montréal 3148-75234
 Ailleurs au Québec 1-800-463-4776
 (sans frais d'interurbain)

La Régie de l'assurance-maladie du Québec

Régie de l'assurance-maladie du Québec

à l'attention des professionnels de la santé

Québec le 28 avril 1980

RECouvreMENT DES AVANCES

En raison des conflits de travail dans la Fonction publique québécoise, la Régie a émis, le 9 et le 23 novembre 1979, des chèques d'avances dont le montant a varié et établi en fonction de la moyenne de vos paiements réguliers. Le total de ces avances se chiffrait par 65 millions.

Depuis la reprise des opérations normales, nous avons procédé à même l'excédent du montant moyen de vos paiements réguliers, au recouvrement des sommes d'avances. Dans la majorité des cas, les avances consenties ont été recouvrées entièrement. Le solde est toutefois encore de 5 millions.

La Régie de l'assurance-maladie du Québec

034

L'exemple utilisé par la RAMQ pour illustrer les modalités de remboursement (document 2) est clairement un exemple fictif puisqu'il ne correspond d'aucune façon aux revenus réels des omnipraticiens rémunérés à l'acte (avec la castonguette). En effet, les dernières statistiques émises par la RAMQ et datant déjà de 1978 établissent à \$ 46 868 le montant annuel moyen versé aux omnipraticiens et aux résidents payés à l'acte (\$ 63 878 pour les médecins spécialistes pour une moyenne de \$ 55 646 pour l'ensemble des médecins payés à l'acte), ce qui fait plus que doubler les chiffres du petit calcul de la Régie.

NOVEMBRE 79 : UNE CONJONCTURE POLITIQUE DÉLICATE

S'il serait naïf de s'étonner outre mesure de ce qu'un gouvernement comme le gouvernement Lévesque privilégié un groupe déjà privilégié, il le serait encore plus de croire qu'il l'ait fait dans ce cas-ci par simple solidarité envers des alliés de classe parfaitement dévoués. Certains facteurs du contexte politique prévalant en novembre 1979 au Québec peuvent nous aider à comprendre que ce n'est pas sans arrière-pensée que ces avances furent consenties allègrement. Examinons quelques-uns de ces facteurs :

L'imminence du référendum alors que tout indiquait que la grande majorité des médecins avaient l'intention de voter NON.

L'adoption récente (15 février 1979) de la loi 84 modifiant le Régime d'assurance-maladie du Québec. Cette loi avait déclenché un tollé de protestations de la part des professionnels de la santé, qui s'étaient même regroupés en un Front commun (!!!), composé des omnipraticiens, des

chirurgiens-dentistes, des pharmaciens propriétaires et des optométristes, pour dénoncer en particulier deux aspects de cette loi. Les professionnels de la santé jugèrent indues et exorbitantes les nouvelles pénalités prévues par la loi 84 pour les professionnels trouvés coupables de fraude envers la Régie : ceux-ci seront dorénavant exclus du régime pendant 3 mois pour une première offense et 6 mois pour les infractions subséquentes. De plus, ils s'élevèrent vivement contre certaines mesures prévues par la loi qui, selon eux, les privaient de moyens de contestation « civilisés » et ne leur laissait que le recours à la grève (fermeture de leurs bureaux) pour exercer des pressions sur le gouvernement lors du renouvellement de leurs ententes avec la RAMQ. Avant l'adoption de la loi, les médecins pouvaient cesser collectivement de participer au régime et charger des honoraires non-plafonnés sans que les bénéficiaires puissent se faire rembourser par la Régie. La loi 84 leur retirait ce recours en permettant au ministre d'obtenir un décret pendant lequel les professionnels non-participants ne peuvent réclamer ou recevoir d'autres rémunérations que celles fixées par la Régie qui continuera à rembourser les bénéficiaires.

Les ententes entre les professionnels de la santé et la RAMQ seront renégociées, à la fin de l'exercice financier 79-80.

La mise sur pied en janvier 79 du Comité sur la rémunération des professionnels de la santé du Québec, ou Comité Hould, formé par le ministre Lazure, 10 ans après la mise en oeuvre du régime d'assurance-maladie du Québec. Les travaux de ce comité ne furent rendus publics qu'en juin 80 mais dès novembre, on savait qu'il recommanderait l'instauration d'un mode de rémunération s'apparentant au salariat et baptisé « système des honoraires modulés » c'est-à-dire une rémunération à un taux horaire de base uniforme pour chacun des groupes de professionnels, taux qui serait indexé en fonction de divers facteurs. Or la grande majorité des professionnels de la santé se débat comme un diable dans l'eau bénite pour préserver le système de la castonguette, qu'ils préfèrent nettement à toute forme de salariat. On les comprend, puisqu'à l'heure actuelle le revenu annuel moyen de l'omnipraticien, par exemple, s'élève à \$ 74 437 et celui du spécialiste à \$ 81 262.

L'ouverture imminente des audiences de la Commission Hall, commission fédérale . enquête sur les régimes d'assurance-santé en vigueur au Canada (27 février 80). Le gouvernement du Québec avait intérêt à ne pas accentuer les doléances déjà nombreuses des professionnels de la santé. Par exemple, à l'occasion des audiences montréalaises de cette commission, la Fédération des omnipraticiens s'est déclarée si maltraitée qu'elle demandait la nomination d'un ombudsman pour faire l'équilibre entre les médecins et l'État.

Quant à la Corporation des médecins, elle a déclaré que ses membres reçoivent une rémunération tellement insuffisante qu'ils perdent la motivation au travail, quittent le Québec parce que leur profession est plus rentable à l'étranger ou encore doivent raccourcir le temps des visites et par conséquent, la qualité des soins.

Qui s'étonnera que dans un tel contexte, Martin Laberge, président de la Régie de l'Assurance-maladie et médecin lui-même, ait eu recours à des moyens exceptionnels pour bien traiter ceux qui sont censés en faire autant pour nous?

LA MORALE DE L'HISTOIRE

C'est de nos poches que venaient les \$ 65 millions mais les chèques ont encore moins d'odeur que l'argent. Les professionnels de la santé les ont encaissés sans avoir besoin de consigne pour garder un silence exemplaire. Puis, forts de cette merveilleuse bonne conscience sociale que donne l'habitude du privilège, ils se sont indignés en choeur avec le gouvernement et les éditorialistes du sort de ces pauvres gens qui n'avaient plus d'argent pour vivre **à cause des syndicats** et pour qui on ne pouvait presque rien. Car, tout le monde sait ça, on ne prête qu'aux riches.

Sylvie Dupont

Pendant ce temps, des centaines de milliers de personnes étaient privées pendant des périodes plus ou moins longues, d'une partie ou de la totalité de leurs maigres revenus.

— Les travailleurs et travailleuses accidenté-e-s du travail et indemnisé-e-s par la Commission des accidents du travail (CAT) n'ont pas reçu de prestations pendant des périodes variant de 15 jours à 2 mois. À la fin octobre, selon le journal Le Soleil, 18 000 dossiers étaient en souffrance et La Presse publiait qu'à la CAT, on estimait qu'entre 13 et 15 millions de dollars étaient dus aux prestataires. De nombreux-euses accidenté-e-s du travail ainsi privé-e-s de tout revenu durent s'adresser à des bureaux scabs appelés « services de dépannage » afin d'avoir la possibilité de recevoir leur chèque.

— 30 000 étudiant-e-s virent leurs prêts et leurs bourses accuser des retards allant jusqu'à deux mois pour ceux et celles qui avaient fait leur demande à temps. Dans les cas de dossiers incomplets, ces retards ont pu se prolonger jusqu'à 3 ou 4 mois. Dans ce cas, les « services de dépannage » du Gouvernement ont consisté à garantir des prêts aux institutions d'enseignement qui se chargeaient de les mettre sur pied, cahin-caha.

— Les accidenté-e-s de la route eurent également à souffrir de retards dans la réception des indemnités émises par la Régie de l'Assurance-automobile.

— Les retraité-e-s et les bénéficiaires du « Bien-être » social ne reçurent leurs prestations que parce que le Syndicat des fonctionnaires du Québec répugnait à bloquer leurs chèques. Le gouvernement-dupréjugé-favorable-aux-travailleurs n'a envoyé à personne d'autre qu'aux professionnels de la santé des avances pour parer à toute éventualité.



la rue DULUTH



**A REBROUSSE
TEMPS** ANTIQUITÉS
OBJETS DE COLLECTION
BOUTEILLES, LAMPES, CADRES, POTERIES...
812 DULUTH E. PRÈS DE ST-HUBERT 524-9573

Le Sieur DuLuth
Une boutique originale
Choses d'autrefois
Artisanat d'aujourd'hui
Vêtements d'aujourd'hui



835 est. Ave. Duluth, Montréal,
Tél.: 521-7688

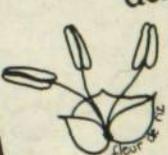


Le jardin de
"PANOS"
specialités grecques

ouvert: 5-12 p.m.

521, duluth, est
(514) 521-4206

LJ
PETITE ÉPICERIE
des soeurs labrosse
851, duluth est
522-1775
aliments délicieux




LENTRESOL
PETITS PLATS MIJOTÉS
500 rue Duluth est
Montréal 849-5100



LE
CAFÉ
XODÓ

4051 rue St-André,
Montréal (coin Duluth)



Café
Haut Pluriel
935 Duluth, est
Montréal
522-8219

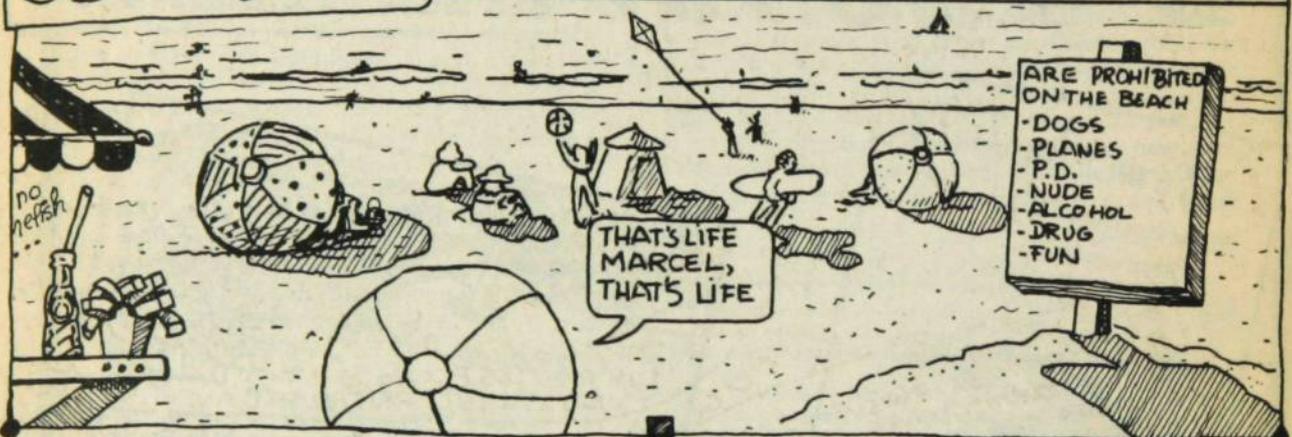
SOLILOQUE SALIN:

PAR: FRANÇOISE GUÉNETTE

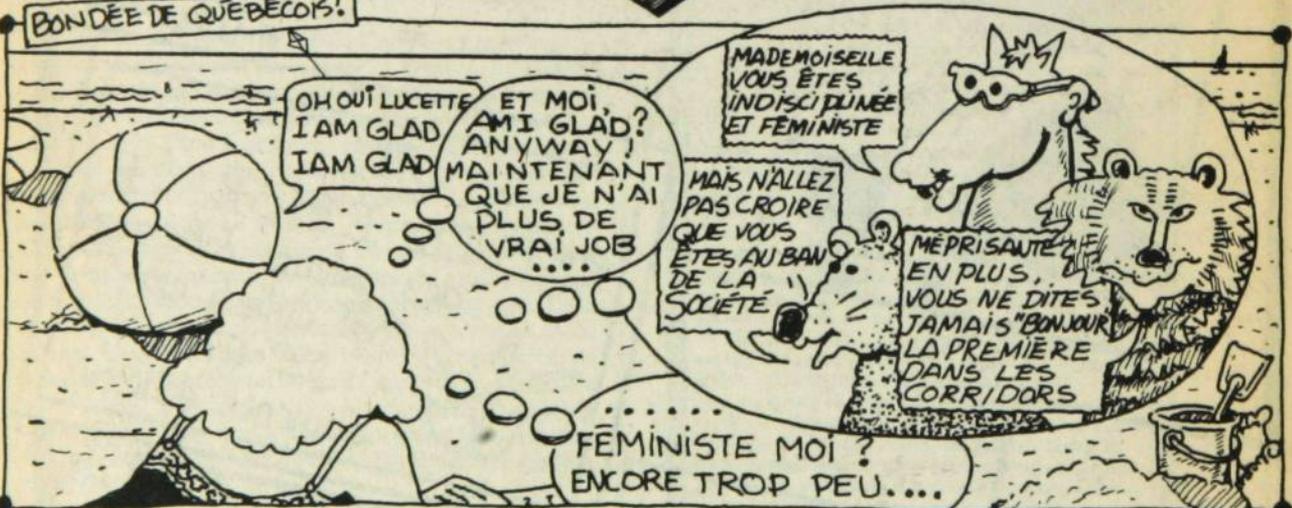
DESSINS: ANDRÉE BROCHU

OGUNQUIT: 1980

AU BOUT DU SNACK BAR... LA PLAGE *



BONDÉE DE QUÉBÉCOIS!



* OUI, ÇA RESSEMBLE À RÉGIS FRANÇ

en guise de journal intime et politique

DE PLUS, JE TOMBE EN AMOUR À RÉPÉTITION: EST-CE UNE MALADIE? CE TYPE, PAR EXEMPLE, QUI APPROCHE SUR LE SABLE MOUILLÉ. SON CHANDAIL RAYÉ BOUGE COMME UN ÉCRAN DE T.V. EN DÉRANGEMENT... CE TYPE, JE VEUX LUI PARLER, QUELQUE CHOSE EN LUI D'IMPALPABLE M'ÉMEUT, MAIS JE RESTE LÀ, PARALYSÉE ET MUETTE, IMPUISSANTE... IL PASSE, IL EST PASSÉ, INACCESSIBLE OBJET DE MON DESIR (SIC)...

ET, PLUS QUE CET HOMME (OU ÉTAIT-CE

UNE FEMME?) C'EST MA VIE QUE JE VOIS PASSER, IMPUISSANTE À LA SAISIR. ELLE M'ÉCHAPPE ET JE CONTINUE À DESIRER UN AILLEURS OU UN QUI, PIGISTE EN ÉTAT D'ATTENTE CHRONIQUE, PIGISTE À LA JOB NAVIGUANT DANS LE DOUTE ET L'ARBITRAIRE D'UN CONTRAT À L'AUTRE, ET PIGISTE DU COEUR, EN RUPTURE DE DESIR PERMANENTE, PIGISTE SUR TOUS LES PLANS, HORIZONTAL ET VERTICAL, DE CARRIÈRE ET D'AVENIR.

BOU BOU, SNIE SNIE

LA VIE SERAIT DONC UNE LONGUE SUITE DE CONTRATS TRUQUÉS?

Comme si j'étais la seule à me nourrir (mais) d'éphémère alors que je suis simplement -question d'appartenance- d'une nouvelle génération.

Crise économique et de la déconstruction morale. Presque tous focataires, chômeurs du pieux, solitaires, séparés et solitaires... nous sommes les chevaliers du temporaire, et des vrais héros-ines de ces temps modernes et troubles. Tous à l'affût des contrats beaux, bourses, projets Cse-Arts, aventures

et amours à dé-rocher et par-fois à renouveler. Est-ce que ça use une génération plus vite? Pour moi je ne cherche ni la sécurité d'emploi ni le GRAND Amour. Quelques certitudes simplement. "En attendant, je m'ennuie quelque fois" (BEE). et dans les vagues de grande fatigue, je m'exerce à réprimer mes envies suicidaires. Après tout, j'ai tout pour la mort, pour dormir non?

ET PENDANT QUE J'ACTIONNE INTERMINABLEMENT MON PETIT BROYEUR DE NOIR PERSONNEL, AILLEURS, LAMORT CONTINUE LOIN DE CETTE PLAGE TROP BLONDE POUR ÊTRE VRAIE. AILLEURS ON CONTINUE DE TUER, TORTURER, PILLER, DYNAMITER. AILLEURS, ON BRANCHE DES ÉLECTRODES SUR DES PLAIES OUVERTES, ON COUPE LE CLITORIS DE FILLETES NOIRES QUI NE COMPRENNENT PAS, ON CONSCRIT DES MILLIERS DE BILLY ET DE TOMMY AUX YEUX BLEU TENDRE, ON SE FAIT PIÉTINER PAR UNE FOULE ÉPRISÉ DE PAPAUTÉ POLONAISE ET MUSCLÉE, ETC, ETC.....

AH, LUCETTE... TU M'AS PAS MIS DE RELISH...

ET TOUT CELA FAIT GONFLER MA MAUVAISE CONSCIENCE BUT THAT'S LIFE, HEIN, MARCEL?

OGUNQUIT CHANGES YOUR LIFE



Tél.: 679-7466
Sur rendez-vous

PHYSIOTHERAPIE
Méthode Mézières - Réflexothérapie

Port de mer, app. A0317
101 Place Ch. Lemoyne, Longueuil

Thérèse Ménard
Physiothérapeute, M.C.P.P.Q.

Pour consultation téléphonez à
(514) 688-1044

LUCE BERTRAND
psychologue

*Membre de la Corporation des
Psychologues du Québec*

Problèmes relatifs à l'homosexualité

Hélène Bélanger, d.c.

Docteur en Chiropratique

SUITE 900
407 ST-LAURENT
MONTREAL, P. QUÉ.
MÉTRO PLACE D'ARMES

SUR RENDEZ-VOUS
871-8520

LIBRAIRIE
des Femmes

3954 st-denis

LETTRES

D'AFRIQUE

Chère Françoise,

Déjà deux mois d'Afrique. Djibouti, au nom qui chatouille l'oreille, enclave bordée par la mer Rouge et grignotée par le désert... Sais-tu qu'il s'y passe des choses secrètes et quotidiennes bien qu'institutionnalisées? Tellement secrètes qu'on les avait comme oubliées.

Ces femmes magnifiques, à la démarche sensuelle sous leurs voiles légers, sont presque toutes (à 98 %, en fait) excisées et infibulées, mutilées à vie ! On enlève encore aux fillettes une partie saine de leur corps, à vif, pour des raisons qui se sont perdues dans la nuit des temps... Tu imagines? L'ablation plus ou moins grande du clitoris, dépendant de l'ethnie, et souvent... de l'habitété de l'exciseuse.

À Djibouti, les femmes sont aussi infibulées, c'est-à-dire qu'après avoir entaillé les grandes lèvres, l'opératrice referme en laissant l'orifice vulvaire de la grosseur d'une allumette. Même qu'ici, il n'y a pas si longtemps, la dot au mariage se négociait à la petitesse de l'orifice ! C'était la garantie scandaleusement indiscutable de la sacro-sainte virginité... Malheureusement, dans beaucoup de pays d'Afrique, la « circoncision féminine » est encore la condition préalable au mariage, qui représente pour l'Africaine la seule façon valorisée de s'intégrer socialement.

Et tu imagines toutes les conséquences physiques et psychologiques de ces pratiques? Hémorragies, septicémies, cicatrices vilaines, menstruations douloureuses (goutte à goutte), accouchements difficiles, stérilité, perte de plaisir etc. Je repense à nos maux de ventre, à nos migraines, à nos vaginites, auxquels répondent nos spécialistes de la santé, par des pilules tous formats, toutes couleurs, distribuées à grande échelle dans nos pharmacies à rayons.

En Afrique, 50 à 74 millions de femmes sont mutilées. Une femme sur quatre. En fait beaucoup plus, puisque les pratiques sont concentrées dans 26 États africains, éparpillés tout le long de l'Équateur, du Sénégal de Senghor à la Somalie progressiste, en passant par le Soudan et même le Kenya des safaris. Il n'y a rien en Afrique du Nord et la situation est plus ou moins bien connue en Afrique du Sud.

Tous les jours, Naima, Raga, Assouan et toutes les inconnues que je croise au marché, à l'école, dans la rue, me rappellent que la violence faite aux femmes est

partout monnaie courante, et constante opposition de dominées et de dominants. Des mutilations sexuelles africaines au viol toléré de nos sociétés, de la sexploitation à la discrimination, c'est toujours le même schéma : la femme-objet est servante ou Barbie. Et la femme assujettie intègre si bien la culture dominante qu'elle perpétue aisément les règles du jeu dans son intérêt immédiat : ici, ce sont les femmes qui excisent (à la demande implicite du système patriarcal).

Dois-je t'avouer que je tombe des nues ? Mon corps de femme privilégiée réagit, proteste et se révolte. Je me sens drôlement concernée et je refuse de me faire complice des préjugés et du silence érigés volontairement, comme un mur autour de tout ça. Il est urgent de reconsidérer l'histoire des femmes.

Et tout à coup, je me demande si la mutilation de 74 millions d'hommes serait possible, sans qu'Amnistie internationale soit alertée, au nom des Droits de l'Homme et de la fameuse solidarité masculine?... Mais, évidemment, c'est inimaginable.

En attendant qu'on en replacote à mon retour, parle-moi de toi. Je t'embrasse,

Suzanne (Poirier)

Montréal, juillet 1980

Ma chère Pierrette,

J'essaie de vous imaginer, Ismael, Mohammed et toi, fouinant dans le quartier yéménite de Djibouti, à travers les comptoirs d'épices de la rue des Mouches... et je vous souris.

J'ai été heureuse d'apprendre dans ta dernière lettre que les activités ne manquent pas et je me réjouis de l'accueil chaleureux donné à Benoîte Groult, qui continuait son enquête sur les mutilations sexuelles à Djibouti. Que les lycéennes du groupe luttant pour l'abolition devaient être ravies à l'idée que la bataille se poursuit, surtout qu'elles ne sont plus isolées sur leur petit territoire !

Ici, nous avons terminé les trois heures du dossier ; elles seront diffusées à la radio de Radio-Canada cet automne. J'en ai beaucoup parlé. Les réactions ? Le classique mal aux entrailles, celui-là même que tu avais ressenti à ton arrivée — comme moi, 5 ans plus tard — en découvrant l'ampleur de la situation. Ça bouleverse, on n'en croit pas ses oreilles, on voudrait soulever les montagnes d'ignorance et d'indifférence, on désespère, on se bûte. Souvent, on se désiste pour une question de respect des cultures. C'est déprimant. Étrangement, les militantes se blament plus rapidement que les autres, prétextant être saturées d'information. Je conviens qu'elles ont d'autres chats (locaux) à fouetter : discrimination dans les milieux de travail, garderies, viol, avortement, etc. Mais je constate à regret que nous — Occidentaux, taies — sommes très nombrilistes. La lutte des femmes, au même titre que le combat politique des Québécois, dont je suis, nous tournent plus vers l'intérieur que vers l'extérieur, pour l'instant ! Tu te souviens de l'Algérienne, Dalila Maschino, soi-disant kidnappée ici à Montréal par sa famille ? Les filles d'ici s'étaient drôlement impliquées et solidarisées et puis la suite de l'histoire les a trahies. C'est peut-être ce qui les décourage de s'engager à nouveau aux côtés des femmes africaines ?

Le sentiment qui prime est l'impuissance. Quoi faire ? Comment agir sans être taxé de racisme, de paternalisme (de maternalisme), de néo-colonialisme et autres -ismes répréhensibles ? Pourtant, dénoncer la persistance des pratiques mutilatoires qui font violence physique et psychologique à des millions de femmes ne signifie pas obligatoirement condamner une culture et vouloir l'exterminer. Au contraire, n'est-ce pas une forme sournoise de racisme que de s'entêter à croire que les Africaines ne veulent pas de ces batailles, qu'elles n'aspirent pas au mieux-vivre, à l'égalité des droits et des chances et — aussi — à l'intégrité de leurs corps ?

Pourtant, ce sont des Occidentales comme la Française Benoîte Groult et l'Américaine Franciska Hosken qui ont amené le débat sur la place publique, en diffusant l'information et en multipliant les démarches auprès d'organismes internationaux comme l'Organisation mondiale de la Santé, l'Organisation des Nations-Unies et l'UNESCO, qui jouaient à l'autruche pour des raisons politiques et affirmaient, à l'aide de leur batterie d'experts, que « ces pratiques mutilatoires étaient en voie de régression » ! C'est à cause de ces femmes que l'on discute maintenant de l'abolition des mutilations au cours de conférences internationales, par exemple à Khartoum au Soudan en février 1979, et ces jours-ci à Copenhague.

Évidemment, ce sont d'abord les femmes africaines — et particulièrement les mères — qui trouveront les moyens de modifier la situation, puisqu'elles connaissent tous les rouages de leur culture et qu'elles y tiennent. En attendant, l'information circule et les appuis se multiplient. Je fais lire ici le livre *Parole aux négresses* de la Sénégalaise Awa Thiam ; elle y condamne vigoureusement l'excision et l'infibulation. Et elle n'est pas la seule Africaine à le faire.

Je pense que l'essentiel est de ne pas nous croiser les bras, sous prétexte que l'Afrique est si loin de nous, et notre coup de pouce consiste à en parler, le plus possible, à briser la conspiration du silence, à être *solidaires*, en un mot, sans imposer nos modèles américains.

Dis aux filles du groupe que je leur fais parvenir des copies des émissions-radio, elles pourront peut-être s'en servir lors de leurs réunions. Je leur souhaite bonne chance, et je vous embrasse fort, Mohammed, Ismael et toi,

Suzanne Poirier.

Si le sujet vous intéresse :

- — *Ainsi soit-elle*, Benoîte Groult, Éditions Grasset. Paris 1972
- — *Le Viol des viols*, Pierre Leuliette, Éditions Laffont, Paris 1980
- — *Parole aux négresses*, Awa Thiam, Éditions Denoël-Gonthier, collection Femmes, Paris 1978
- — *The Hosken Report, Genital and Sexual Mutilations of Females*, Franciska Hosken, 187 Grant Street, Lexington, Ma 02 173. USA
- — *Les Mutilations sexuelles*, dossier de Benoîte Groult paru dans **F Magazine**, mars 1979, vol. 14, Paris
- — + Éditorial de **F Magazine** de mars 1980
- — *Trente millions de mutilées*, article de Claire Brisset dans *Le Monde*, du 28 février 1979, Paris
- — + article du 1er mars 1979 et des 18-19 mars 1979

la FILIÈRE 231

Montréal, île légendaire, ville interlope. 1,5 million d'hommes et de femmes et sûrement autant de rats essaient, tant bien que mal, d'y vivre côte à côte. Ma fidèle adjointe et moi-même venont d'y terminer une session d'entraînement intensif au sein des FAC, escouade du CRIM (Cellule de Renversement de l'Identité Masculine). Nous nous apprêtons à célébrer l'événement quand notre service de renseignements apprend l'existence d'un nouveau lieu et d'un nouveau genre de débauche. Il s'agit d'un cabaret où des hommes s'adonnent au strip-tease. On demande une enquête.*



- 19 : 30 Ma fidèle adjointe et moi-même nous proposons comme volontaires. Nous célébrerons plus tard.
- 19 : 57 À l'entrée du lieu de débauche. Une trentaine de femmes font la queue. Une pancarte attire notre attention : « Hommes admis seulement si accompagnés d'une femme. » Pas de commentaire. Ma fidèle adjointe : // y aurait trop de commentaires à faire. De son propre aveu, le propriétaire du club dit qu'il écarte ainsi la clientèle gaie (homosexuelle) et les hétérosexuels qui voudraient profiter de ce grand rassemblement de femmes pour faire quelques conquêtes. La conquête, nous le savons, est l'antichambre de l'hégémonie impérialiste et s'accompagne le plus souvent de luttes armées.
- 20 : 16 Lasses de faire la queue, nous montrons nos badges et entrons doucement par la porte d'en arrière. Un ghetto rose peuplé de femmes dont la moyenne d'âge ce soir est de 25 ans. Clientèle qui boit, fume modérément et ne drague pas. Pour le propriétaire du club qui a déjà fait affaire avec les travestis, les topless, les bottomless, il s'agit presque d'une retraite anticipée !
- 20 : 22 Première impression : lieu de débauche ordinaire sauf que tous les rôles sont inversés. Gentils et tout à fait à l'aise, des hommes en bobettes nous servent. Ils sont 13 à tourner autour de nous et à servir aux tables. La routine est la même que dans les clubs qui présentent les danseuses nues. À tour de rôle, les serveurs montent sur la scène, au milieu de la salle, stripteasent en deux temps et font trois mouvements de danse, nus, bottes de cowboy exceptées, sur la musique du juke box. Nous avons même rencontré des danseurs heureux qui dansent aux tables pour \$ 5.00.

• Forces armées de la crise (voir LVR n° 1, mars 1980)

vu de la première rangée

Le Théâtre des femmes, comme les autres théâtres marginaux, a l'habitude des salles à moitié vides. Pourtant, du 21 mai au 6 juin, plus de 1000 personnes — enseignantes, étudiantes, journalistes, militantes féministes de la première et de la dernière heure, toutes tendances confondues, cinéastes, syndicalistes, auteurs, comédiennes et hommes de bonne volonté — assistèrent aux spectacles le soir, aux ateliers l'après-midi, du Premier Festival de créations de femmes. Qui en devint l'un des événements les plus significatifs de la saison. 15 spectacles, 4 performances, 2 lectures, 4 films, 2 shows de musique, 1 vidéo et 12 ateliers; 17 jours de création et de discussion mêlés. Francine Pelletier y était pour La Vie en rose.

Si on peut parler du Premier Festival de créations de femmes comme d'un événement dans les annales du mouvement féministe au Québec, c'est que pour la première fois on avait le luxe de se voir répertorier, le loisir de témoigner des productions culturelles qui font partie intégrante de notre histoire et qui sont la mise en acte de ce que nous voulons. Pour la première fois aussi, les femmes « créatrices » se donnaient un lieu et un temps de réflexion, d'analyse, où il ne s'agissait pas seulement d'inventorier les sources et les moyens de production mais de se confronter aux raisons profondes d'un théâtre de femmes, entre autres son apport au mouvement féministe et ses redevances inévitables envers lui.

Il est toujours excitant, sinon difficile, de voir l'Art se conjuguer au Politique et on peut dire que la tension inévitable qui existe entre ces deux aspects a fini par donner au Festival tout son sens. Car, au fur et à mesure que se déroulaient spectacles et discussions se créait une véritable dynamique d'opposition : le traditionnel vs l'expérimental, l'amateur vs le professionnel, le « flyé » vs l'engagé, les plus jeunes vs les plus vieilles, l'organisation collective vs l'individualisme. On ne pouvait prétendre « prendre le pouls du théâtre », « mesurer où on est rendu », sans passer par ce dédoublement de conscience, sans constater notre diversité comme nos divergences. C'était ça, la vraie « fièvre » du Festival.

Il est évident qu'au théâtre comme ailleurs, il nous faut un peu de tout. Les spectacles les plus chaudement applaudis du Festival nous le confirmaient. « *As-tu vu, les maisons s'emportent* » du Théâtre des cuisines, « *Alice a la peau rouge mais ne se met pas de fond de teint* » de 3 et 7 la numera magica, « *Môman* » de Louise Dusseault et « *Les vaches de nuit* » écrit par Jovette Marchesseault,

joué par Pol Pelletier, sont des pièces dont la similarité n'est pas très apparente. « *Môman* » et « *Les vaches* » sont des shows rigoureusement écrits, parfaitement interprétés, professionnels il n'y a pas de doute (où l'on a tendance à croire au mythe de l'actrice). Les deux autres sont davantage de type amateur : des créations collectives de type « collage » dont les bonnes idées se perdent un peu dans le vague ou dans la maladresse du rendement (où l'on n'a plus tendance à croire au mythe de l'actrice). Par contre, « *Môman* » et « *As-tu vu* » cherchent à exposer des situations que vivent les femmes, de façon concrète, sans ambiguïté, et même si elles touchent des points extrêmement sensibles, ce n'est jamais choquant, c'est même plutôt gentil. « *Les vaches* » et, dans une moindre mesure, « *Alice a la peau rouge* » tiennent davantage du visionnaire, d'une image des femmes qui serait autre, d'une inspiration féministe (le refus) mais aussi lesbienne (la célébration des corps et des mémoires de femmes). C'est tout une autre rythmique théâtrale, plus subversive, jamais polie. Par ailleurs, tous ces shows ont en commun un parti pris évident pour le vécu des femmes et l'audace implicite de ce choix.

LES CRÉATIONS COLLECTIVES REVUES ET CORRIGÉES

Le théâtre de femmes, tout en semblant avoir assez bonne mine, entre néanmoins dans une période de transition. On a beau avoir trippé sur les marionnettes géantes du théâtre d'intervention, sur les bols de toilette du Théâtre expérimental des femmes ou sur les « *one-woman show* » d'un peu tout le monde, c'est avec un brin

L'APPROPRIATION
DES MOYENS DE
PRODUCTION
PAR LES FEMMES

• 23 MAI •

LA BOÎTE À
MALICES

• 25 MAI •

LE FLEUVE
AU COEUR

• 26 MAI •

LA CRÉATION
COLLECTIVE
DANS LES GROUPES
DE FEMMES

• 27 MAI •

L'ÉCRITURE
DRAMATIQUE
CHEZ LES
FEMMES

• 29 MAI •

SIZZLE CITY
PAR THE
WITCHES A.N.T.

• 1 JUIN •

UN PIED
À TERRE
ET L'AUTRE
DANS LA RUE

• 3 JUIN •

LA FORMATION
DE LA
COMÉDIENNE

• 4 JUIN •

ENTRE NOS MOTS
D'AUTRES PAROLES

• 4 JUIN •

SUR LA
NÉCESSITÉ
D'UNE CRITIQUE
FÉMINISTE

• 5 JUIN •

EN PLEIN
VENTRE

• 5 JUIN •

HISTOIRE DE
FANTÔMES

• 6 JUIN •

LES VACHES
DE NUIT

• 6 JUIN •

APRÈS-MIDI
DE MONTAGE

• 6 JUIN •

DERNIÈRE
RENCONTRE

• 9 JUIN •

LOUISE
LAPRADE

NICOLE
LECAVALIER

POL
PELLETIER

SYLVIE
FORTIN

ALICE
RONFARD

LOUISE
LADOUCEUR

ATELIERS
SPECTACLES
FILMS

MAISON BEAUZEU

1^{ER} FESTIVAL
DE CRÉATIONS
DE FEMMES.
DU 21 MAI AU
6 JUIN 1980

RUE
NOTRE-DAME
MONTREAL
QUEBEC

Dessins : Maxene Maxwell 1980

d'impatience que nous attendons une deuxième étape dans l'évolution du théâtre de femmes. L'étape où l'on verrait de « vraies belles histoires », des personnages de femmes — fantastiques, fabuleux ou ordinaires — mais des vrais, qui se touchent, se parlent, évoluent... Les fameuses « créations collectives », on peut se le dire maintenant, commencent à nous ennuyer. Les créations collectives, qui sont au théâtre de femmes ce que les groupes militants sont au mouvement féministe — la phase 1, l'organisation première qui permet à tout le reste de s'ensuire — ont fait leurs preuves mais ont aussi fait leur temps.

Ce qu'on appelait du « théâtre de création » dans les années 60 (théâtre qui s'inspirait alors du courant nationaliste), devenait dans les années 70 la « création collective », permettant aux femmes, pour la première fois, de s'approprier la scène, le but de ce genre de théâtre étant toujours la « démocratisation de la création et l'accession à une connaissance globale du théâtre ». C'était ouvrir la porte au fameux « processus créateur », avec comme seule condition préalable le « processus collectif », plutôt que favoriser explicitement l'articulation de remises en question féministes. Mais le processus de groupe — tout en étant une garantie de sécurité, d'encouragement et de stimulus à la prise de parole sur scène — a trop souvent fini par réduire ce genre de théâtre au dénominateur commun le plus bas. Différences d'âge, de conscientisation, de niveau d'expérience et d'expertise s'estompaient au nom du fonctionnement « démocratique ». Si toutes les rivalités, les jalousies et les sous-entendus des rapports de force y étaient pour autant, le modus vivendi était à la non-contestation : on est surtout toujours « ben fines » ensemble.

Ce problème — que bien d'autres groupes de femmes vivent — se complique encore avec la création, car le processus lui-même est coupable de sabotage. Le phénomène des créations collectives n'a pas empêché qu'on se retrouve, assez souvent, devant des « femmes isolées qui parlent toutes seules sur scène ». On a effectivement la vague impression que le processus créateur les a eues ; à tant vouloir cracher leurs tripes, elles ont perdu de vue le propos central. Ce manque de cohésion, de rigueur, est trop fréquent pour qu'on ne l'ait pas remarqué². D'ailleurs, cela n'expliquerait-il pas l'absence notoire des comédiennes durant le Festival? Ces « artistes » croiraient toujours que « Créer, c'est assez » et traîneraient toujours cette incapacité chronique d'intégrer une production culturelle à une perspective sociale et politique, à une critique plus large que la critique officielle (avec son penchant pour la mystification totale) à laquelle, par contre, elles tiennent comme à la prunelle de leurs yeux ? Celles pour qui on aurait cru le Festival fait sur mesure ont raté l'événement.

VERS DE BELLES GROSSES OEUVRES

Les créations collectives comme premier outil d'accès au théâtre, comme le véhicule qui s'impose pour tout

théâtre amateur, militant ou d'intervention (où le contenu prend le dessus sur la forme), persévéreront de par ces nécessités. Mais l'autre pendant du théâtre de femmes, les énormes productions de nos rêves, les grandes fables de notre imaginaire, si elles commencent à mijoter dans nos têtes, n'envahiront pas la scène de sitôt. On s'organise de mieux en mieux, on commence à rééquilibrer l'apport individuel et l'apport collectif mais il nous reste un problème d'écriture. Qui va nous écrire les « belles grosses oeuvres » convoitées? Les grandes dames de l'écriture féministe, celles qui disent que « c'est le féminisme qui les rend intelligentes », sont de leur propre aveu réticentes ou mal à l'aise avec ce genre d'écriture¹. Par ailleurs, il y a de plus en plus de femmes dramaturges qui, quoique fraîchement sorties des écoles, se sentent tout à fait à l'aise dans ce domaine et y connaissent, de plus, un certain succès. Mais ces jeunes femmes, celles qui s'appellent « la génération du possible », non seulement ne prétendent pas parler au nom des femmes, elles ne veulent pas parler « en tant que femmes ». Pour elles, s'étiqueter féministe appelle à la contrainte et aux limitations : on reconnaît les acquis du féminisme pour plus vite s'en défaire. Il ne s'agit pas de proscrire le théâtre plus individualiste que conçoivent ces dernières. Il s'agit que de plus en plus de femmes écrivent et il faut admettre que personne ne veut se sentir obligée de se soumettre à l'intelligentsia féministe (qui, sans toujours s'en rendre compte, peut faire figure de police). Néanmoins, quand on pense à l'écriture dramatique qu'on souhaiterait lire, à une vision du monde qui nous soit propre ou à notre devenir en tant que véritables génératrices de culture « autre », on doit reconnaître le vide. Il revient peut-être, pour l'instant, aux femmes de théâtre de se pencher sur la question, elles que les créations collectives ont aussi accoutumées à l'écriture. Le foisonnement n'est pas pour demain mais il se prépare⁴. Rendez-vous au prochain Festival, printemps 82?

En attendant les « belles grosses » de l'avenir et l'engagement des femmes de théâtre, le Festival a provoqué la création d'un regroupement de femmes intéressées aux questions d'information féministe et/ou culturelle. (Nous vous donnerons plus tard des nouvelles de ce vaste Front culturel féministe, qui travailla dans l'ombre tout l'été.) C'est ainsi que l'événement s'est terminé sur une note d'organisation collective plus militante que créatrice, ce qui facilitera quand même — espérons-le — la venue d'une deuxième vague dans l'évolution des créations québécoises de femmes, théâtrales ou autres.

Francine Pelletier



1. De 1974 à 1980 (et surtout depuis 1977) on a vu au Québec (et surtout à Montréal) 35 spectacles de femmes, en majorité des créations collectives.

2. Mais il y eut, bien sûr, des créations collectives très réussies, parce que la démarche était parfaitement claire et vraiment partagée par tous les membres du groupe.

3. Référence à l'atelier d'écriture dramatique du 29 mai 1980.

4. Jovette Marchesseault, par exemple, a commencé à écrire pour le théâtre et, après la « Saga des poules mouillées » au Théâtre du Nouveau Monde en avril 1981, sa pièce suivante sera probablement montée au Théâtre expérimental des femmes au printemps 1981. Entretemps, cet automne, le TEF présentera une pièce écrite par Pol Pelletier pour les femmes du collectif, et traitant des rapports de force.

L'ENVERS DE LA PELLICULE

Un film comme il s'en fait peu.
Et pour cause. Un film qui raconte « sans
tricher » le quotidien des femmes de Sudbury



pendant cette longue grève des mineurs
de l'Inco en 1978-1979.
Line Chamberland a rencontré Sophie
Bissonnette et Joyce Rock, co-réalisatrices
d'Histoires de femmes.
À ne pas rater cet automne.

Multicultural History Society of Ontario

Joyce Rock : C'était notre premier long métrage à chacune. Quand nous sommes parties à Sudbury, nous pensions tourner un film d'une demi-heure. Nous sommes restées cinq mois. Certaines fois, on avait de la pellicule d'avance. D'autre fois, non. On prenait des risques. Il fallait aller chercher de l'argent à droite et à gauche (surtout à gauche !), de petites sommes à chaque fois. Bref des conditions techniques minimales¹.

Sophie Bissonnette : Attendre d'avoir réuni les moyens financiers et techniques suffisants pouvait nous faire rater l'occasion. Notre fatigue, notre manque d'argent, la tension due à l'incessante recherche de fonds transparaisent dans le film. Par contre, nous n'aurions jamais pu tourner le même genre de film avec une équipe de professionnels. On discutait et on décidait ensemble des orientations et des choix à prendre. On vivait dans les familles des grévistes, ce qui nous donnait un point de vue privilégié, une proximité très grande de ce qu'on filmait. Cette disponibilité, c'est ce qui manque à des institutions comme l'O.N.F. ou Radio-Québec ; elles sont incapables de faire ce genre de film.

J. R. : Les organismes qui subventionnent le genre de cinéma que nous faisons exigent que nous investissions nos salaires dans le film et on accepte pour obtenir la subvention. C'est fou ! Eux ne sont pas prêts à entreprendre ce type de film, mais ils veulent que quelqu'un les fasse pour rien. La critique sociale, ça ne leur coûte pas cher, et ils seront ravis de voir leur nom au générique si jamais le film a du succès ou remporte un prix. Les cinéastes engagés fonctionnent dans ces conditions pendant des années. Cela participe de la mauvaise tradition de « se sacrifier » pour la cause. On se fait avoir. Mais on doit accepter parce que sinon, on ne fait pas de film².

« IL Y A DES CHOIX À FAIRE, DES MOMENTS OÙ IL FAUT S'EN ALLER MÊME SI L'ON RISQUE DE MANQUER LA SCÈNE CRUCIALE, CELLE OÙ TOUT EST EN TRAIN DE SE DIRE... »

S. B. et J. R. : En restant là-bas plusieurs mois, on s'est retrouvées coupées de nos propres vies. Tenir compte de son vécu personnel, c'est important pour soi, pour ne pas se brûler, mais ça joue aussi au niveau des rapports qu'on développe avec les gens que nous filmons : respecter leur vie, comprendre leur fatigue le soir, ne pas leur imposer des schémas de productivité sous prétexte que nous-mêmes travaillons comme des folles. Bien des cinéastes politiques ne se préoccupent pas de ça.

S. B. : Le film ne porte pas sur la grève, ni sur le comité des femmes en tant que tel, mais plutôt sur les tensions que vivent les femmes du fait de leur implication dans la

grève. C'est d'ailleurs ce qui a représenté le problème majeur au tournage et au montage. Comment filmer les préoccupations les plus aiguës mais qui ne s'expriment que par bribes, de façon informelle et hors du champ de la caméra? Comment montrer les tensions entre maris et femmes sans tomber dans les affaires à scandale? Il y a des choix à faire, des moments où il faut s'en aller même si l'on risque de manquer la scène cruciale, celle où tout est en train de se dire... D'ailleurs, je savais que les femmes refuseraient de se voir présentées ainsi. Leur méfiance vis-à-vis des médias est énorme. Si nous, nous savions ce que le film allait donner, elles par contre l'ignoraient. C'est au montage que nous avons essayé de faire ressortir ce genre de tensions, mais cela reste à lire entre les lignes. Il y a aussi les problèmes de qualité cinématographique : par exemple, on tourne dans des cuisines exiguës qu'il est difficile d'exploiter visuellement.

J. R. : Martin Duckworth, le troisième co-réalisateur de l'équipe, a 15 ans d'expérience derrière lui. Sa place à la caméra lui a donné un pouvoir énorme. Il nous fallait répéter tout le temps que nous ne faisons pas un film sur la grève mais sur les femmes. De plus, faire du cinéma féministe, ce n'est pas seulement une question de contenu, cela implique aussi le genre d'images, de son...

« QUAND ON FILME UNE RÉUNION DE CUISINE, LES FEMMES NE FONT PAS QUE PARLER. ELLES VONT ET VIENNENT POUR S'OCCUPER DES ENFANTS. SI ON ARRÊTE LA CAMÉRA CHAQUE FOIS QU'ELLES SONT DÉRANGÉES, ON PASSE À CÔTÉ DE CE QU'ELLES VIVENT. »

J. R. : Il faut désapprendre beaucoup de choses, découvrir une vision du monde qui nous soit propre. Le documentaire est devenu un genre poli, paresseux. Il faut en bousculer les normes rigides.

S. B. : Nous avons voulu faire un film dérangeant, pour éviter que les gens quittent la salle en disant « tout va bien, la lutte des classes continue, la lutte des femmes continue et mon dieu qu'il y a du monde extraordinaire pour s'occuper de ça ! » Nous ne voulions pas non plus qu'ils ou elles gardent un sentiment d'impuissance devant le pouvoir de si grosses compagnies, devant ces luttes toujours à recommencer. Nous voulions que le film dérange les spectateurs-trices dans leur propre vécu, qu'il déplace quelque chose dans leurs vies. D'ailleurs, ils ou elles n'aimeront peut-être pas ça... Le milieu du cinéma est orienté vers le succès : un film réussi permet d'en faire un autre. Mais il faut aussi prendre des risques, expérimenter et je regrette que nous n'ayons pas été assez loin dans cette voie.

J. R. : Il est probable que certains militants vont éviter le côté dérangeant du film en classant ces femmes comme « femmes de mineurs », c'est-à-dire des femmes fortes, conscientes, qui savent ce qu'elles veulent. Les femmes de Sudbury elles-mêmes ont demandé qu'on ne les présente pas comme des héroïnes. Et on n'a pas triché. Ce qui est là, c'est ce qu'elles nous ont donné.

Propos recueillis par Line Chamberland

1. Depuis la fin du tournage, le film est co-produit par Nicole et Arthur Lamothe des Ateliers Audio-visuels du Québec, et par Radio-Québec. L'Institut du cinéma québécois a contribué et Martin Duckworth a reçu une bourse du Conseil des Arts.

2. Par ailleurs, nous avons tenu à payer les techniciens que nous avons engagés.

La Cour St-Denis

La grande rentrée aux éditions du remue-ménage

À PARAÎTRE

**Agenda 81 des Éditions
du remue-ménage, \$8.00**

L'amour vu par les femmes
(septembre 80)

PROFITEZ D'UN RABAIS : \$5.00 pour chaque agenda 81
vous commandez directement aux Éd. R.-M. avant le 15 oct.
(+ frais de poste: 10% au total de la facture)

Calendrier 81

Oeuvres originales de 12 artistes québécoises
(octobre 80)

collection DOSSIER

l'avortement : la résistance tranquille
du pouvoir hospitalier

Une enquête de la Coordination nationale
pour l'avortement libre et gratuit
(automne 80)

collection À VRAI DIRE

Lettres d'amoures de femmes

Reina Hamilton
(hiver 81)

collection DE MÉMOIRE DE FEMMES

De la poêle à frire jusqu'à la ligne de feu
Geneviève Auger, Raymonde Lamotte
(hiver 81)



Des livres qu'on glisse
dans sa poche mais qu'on
garde dans sa bibliothèque

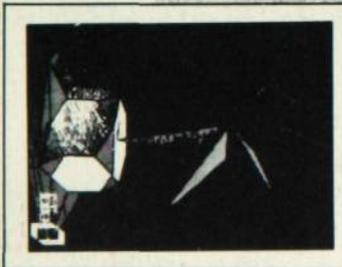
folio



Marguerite Yourcenar
Mémoires d'Hadrien



Marguerite Yourcenar
L'Étoile au Noir



Marguerite Yourcenar
Alexis
Le Coup de Grâce



Marguerite Yourcenar
Souvenirs pieux

